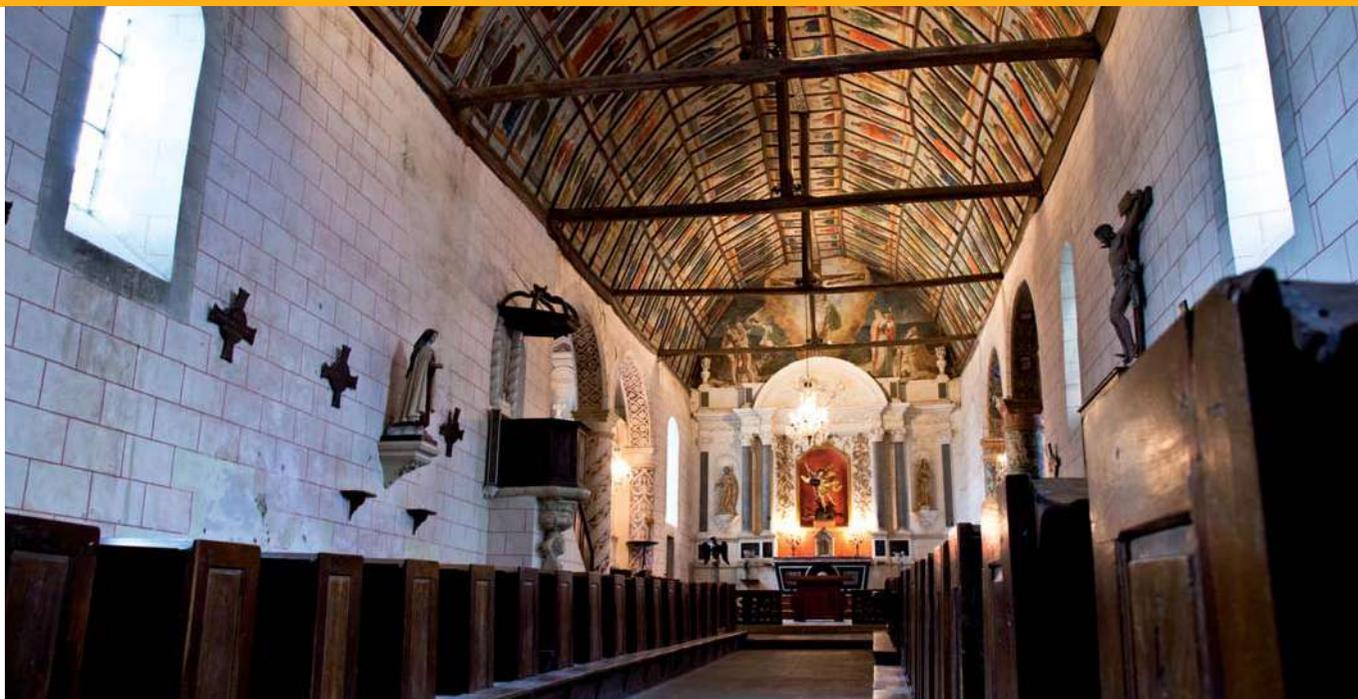


PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
DU PERCHE SARTHOIS

PARCOURS DÉCOUVERTE



**SAINT-MICHEL-
DE-CHAVAINES**

VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

Introduction

Intégrée à la Communauté de communes du Gesnois Bilurien et au Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois, la commune de Saint-Michel-de-Chavaignes couvre une superficie de 18,64 km² et compte actuellement 737 habitants.

ORIGINES ET DÉVELOPPEMENT

La commune de Saint-Michel-de-Chavaignes s'étend sur un vaste territoire où s'écoulent les cours d'eau de la Nogue et de la Tortue qui confluent avec le Dué, à la limite de Thorigné. Ce réseau hydrographique donne lieu à des vallons marqués par des terrains Crétacé (ère secondaire / mésozoïque) et dominés par des plateaux Éocène (ères tertiaire / cénozoïque) qui se caractérisent par des sols argilo-limoneux combinés à des sols sableux et gréseux. Les premières traces d'occupation de Saint-Michel-de-Chavaignes sont incertaines



Hache polie trouvée à Saint-Michel-de-Chavaignes (entre 6000 et 2000 avant notre ère)

et mal documentées. Au XIX^e siècle, l'érudit Julien-Rémy Pesche signale la mise au jour, en 1792, de ruines antiques dans le champ de la Brulais dépendant de la métairie de la Grande Rivière et, en 1837, la découverte par un cultivateur d'un trésor monétaire composé de 450 deniers de Charles le Chauve (823-877). Au cours des dernières décennies, d'autres matériels archéologiques ont été trouvés au même endroit; ils

confirment une occupation antique du site mais aussi la présence de l'Homme dès la préhistoire, grâce à la découverte d'une hache polie datable du Néolithique (entre 6000 et 2200 avant ère). Quoi qu'il en soit, le développement du village actuel remonte au Moyen Âge, en témoigne la première mention au IX^e siècle de Saint-Michel dans les Actes des évêques du Mans, même si la paroisse n'est citée qu'au XII^e siècle. À cette époque, la seigneurie de paroisse est associée au fief* de Saint-Michel. Le premier seigneur connu est Foulque de Saint-Michel, qui signe en 1110 l'acte



Vue générale du village de Saint-Michel-de-Chavaignes.



Détail des matériaux de construction de l'église montrant la variété géologique de Saint-Michel-de-Chavaignes.



Château de Lassay.

passé entre Avesgaud et les moines de l'abbaye Saint-Vincent à propos de l'église de Connerré. Le domaine de Saint-Michel était composé de nombreux biens, dont la Fabrique et la Vieille Cour, qui ont pu jouer un rôle particulier dans l'organisation territoriale, peut-être comme résidence seigneuriale ou lieu d'exercice de la justice. Cette seigneurie coexistait aux siècles suivants avec d'autres domaines : celui de Lassay, celui de l'Abbaye du Gué (fief donné à l'abbaye de l'Épau par les seigneurs de Lassay avant

qu'elle ne le rétrocède à leurs descendants), et celui de Passavant que l'on peut rapprocher de la Passavandière constitué uniquement de droits seigneuriaux et de rentes. Puis, après la Guerre de Cent Ans, les seigneurs de Lassay et leurs successeurs réussirent à réunir à leur domaine les fiefs de Saint-Michel, de Passavant et celui de l'Abbaye du Gué. Par cette opération terminée vers 1511, les détenteurs de Lassay s'arrogèrent le titre de seigneurs de paroisse. En outre, le fief de la Couture dominant la vallée de la Tortue, relevait de Lassay.

STRUCTURATION DE L'HABITAT ET VOIES DE COMMUNICATION

Le bourg actuel s'est implanté au Moyen Âge sur le flanc du coteau dominant la vallée de la Nogue. L'habitat semble s'être développé autour de l'église. Le lieu de la Grande Maison, auquel on accède au Sud-Ouest de l'église, a pu jouer un rôle particulier dans le développement de Saint-Michel, comme semble l'indiquer son toponyme mais aussi les maisons qui y conduisent de part et d'autre encore appelées en 1834 le Portail, le Petit Portail et le Pressoir. Puis le bourg s'est étendu selon un axe Est-Ouest



Le site de la Couture dominant la vallée de la Tortue au début du XX^e siècle.

le long du chemin de Saint-Calais à Connerré, voie de communication relativement importante avant qu'elle ne soit détrônée, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par la route construite entre Bouloire et Connerré. L'agglomération était complétée par une constellation d'écartés. Ainsi, dans le second quart du XIX^e siècle, Julien-Rémy Pesche signalait 1306 habitants dont 346 dans le bourg, le reste étant réparti dans les fermes et au sein de hameaux, qui pouvaient compter d'une dizaine d'habitants jusqu'à 48 dans celui de Préaux.



L'église et le Sud du bourg où se situaient de nombreux jardins potagers dépendant des maisons du bourg et, à droite, le site de la Grande Maison.

Ces écarts étaient reliés entre eux par une multitude de chemins qui complétaient le réseau viaire reliant Saint-Michel-de-Chavaignes aux communes voisines. À l'écart des principaux axes de communication, l'aménagement des chemins fut la préoccupation essentielle du conseil municipal au XIX^e siècle. Il y consacra une grande part des ressources de la commune, notamment pour faciliter la communication avec les communes voisines de Dollon (où les habitants se rendaient au marché) et de Bouloire, chef-lieu de canton.

Parallèlement, dans les années 1860 s'ouvrirent les discussions relatives au tracé de la ligne de chemin de fer d'intérêt secondaire de Mamers à Saint-Calais, perçue comme un enjeu majeur de développement pour la commune, car elle permettait de rejoindre le réseau ferré national à Connerré. À force de négociation, les élus municipaux obtinrent son passage par la commune mais ils durent se contenter de l'implantation de la gare, dite de Saint-Michel, à 1,5 km du bourg sur le territoire de Thorigné-sur-Dué, sur la route de Bouloire. Ainsi, le fonctionnement de la ligne de 1873 à 1977 désenclava



La gare de Saint-Michel située sur la route entre Bouloire et Thorigné-sur-Dué, et son train vapeur reliant Mamers à Saint-Calais.

quelque peu la commune en facilitant le déplacement des habitants et le transport des productions locales.

L'ÉCONOMIE TRADITIONNELLE
Les habitants vivaient traditionnellement de l'agriculture et de l'industrie textile. Ainsi, Julien-Rémy Pesche recensait 24 fermes principales et 58 bordages dévolus essentiellement à la culture des céréales, du maïs et du chanvre. Au XIX^e siècle, la

culture de la vigne était également pratiquée; elle couvrait encore un peu plus de 20 hectares. Néanmoins, elle avait considérablement diminué après l'hiver 1709, au cours duquel le gel avait détruit une partie du vignoble qui fut remplacé par des arbres à fruits. Cette culture, principalement de pommiers, ne fit que progresser par la suite, encore au détriment de la vigne qui disparut totalement avec la crise du phylloxéra en 1910. L'élevage augmenta au XIX^e siècle avec l'accroissement des prairies artificielles. La tradition de la culture du chanvre et la médiocrité des



Carte de visite d'un fabricant de toiles de chanvre au début du XX^e siècle.

terroirs expliquent probablement l'importance de l'artisanat du textile dans l'économie locale au XIX^e siècle, époque où la population atteignit son maximum avec 1452 habitants en 1861. La croissance démographique entraîna un morcellement tel des exploitations qu'une bonne part de la paysannerie dut chercher d'autres sources de revenu. Si le filage de la laine et du chanvre constituait un complément traditionnel d'activité pour les femmes, entre 1836 et 1861, le nombre

de femmes déclarées comme fileuses passa de 98 à 7. En outre, le nombre de tisserands fut important, ainsi on en comptait 78 travaillant à domicile en 1861, principalement dans le bourg, auxquels s'ajoutaient neuf fabricants de toiles qui se distinguaient des premiers par l'emploi d'un ou deux compagnons à leur côté. Ils produisaient des grosses toiles de chanvre dites canevas à raison de 1500 à 1600 pièces par an dans le second quart du XIX^e siècle. L'essentiel de ces toiles, comme celles produites dans les communes voisines, était acheté par la famille de



Ferme de la Grenouille au début du XX^e siècle.

négociants Cohin, originaire de Thorigné. Cependant, à partir de l'industrialisation de la toile dans le Maine dans les années 1860, l'activité du tissage à domicile déclina peu à peu. Ainsi, il ne restait plus en 1906 que 21 tisserands, tous situés dans le bourg, à l'exception d'un au hameau de Préaux. Le dernier recensé fut un certain Louis Buisard, âgé de 70 ans, en 1936.

DU DÉBUT DE L'EXODE RURAL À NOS JOURS

Cette phase de déclin coïncida avec l'exode rural qui s'amorça dans la seconde moitié du XIX^e siècle avant de s'accélérer au début du siècle suivant. Ainsi, la population communale diminua jusqu'à atteindre 682 habitants seulement en 1982. Pourtant, dès 1969, la commune essaya de favoriser l'installation de nouveaux habitants par l'implantation d'un lotissement de 32 parcelles, rue des Fleurs. Cette entreprise se poursuivit à partir de 1982, par la création d'un nouveau quartier de 25 lots, à



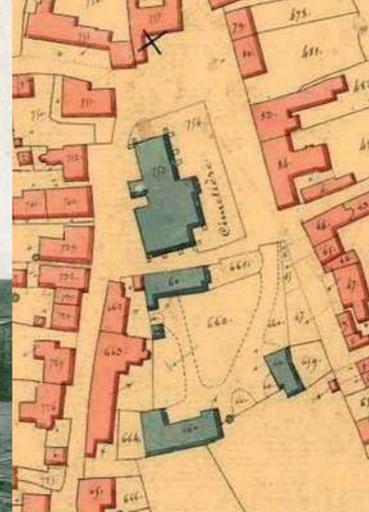
Lotissement de la Croix Fleurie depuis la route de Thorigné.



Poulaillers de Loué de la ferme du Four.



Carrefour de l'église depuis la rue des Écoles au début du XX^e siècle.



L'église et ses abords. Plan cadastral du bourg en 1834. Extrait de la section A3. Archives départementales de la Sarthe, PC/306/018.



Vue de l'église depuis l'Est.

la Croix Fleurie, puis en 2005 par le développement du lotissement de la Borde-Neuve comprenant huit maisons, route de Dollon. Parallèlement à cette évolution, les activités artisanales au bourg diminuèrent peu à peu et les fermes implantées dans tous les écarts disparurent progressivement. Néanmoins, l'activité de la commune reste encore principalement agricole grâce à 14 exploitations aux productions diverses : élevages hors-sol de porcs, volailles Label Rouge de Loué, vaches laitières ou allaitantes, cultures

céréalières et maraîchage biologique. Le bourg ne conserve que quelques activités artisanales et pour tout commerce le Café multiservices de l'Ouest. Ainsi, Saint-Michel-de-Chavaignes accueille aujourd'hui une population travaillant au sein des bassins d'emplois de proximité comme ceux de Bouloire et Connerré, ou plus éloignés comme ceux de La Ferté-Bernard et du Mans. Les habitants choisissent Saint-Michel pour son caractère paisible et son cadre paysager relativement préservé. Ils bénéficient d'une vie sociale entretenue par l'école et des

associations dynamiques, dont les bénévoles ne ménagent pas leurs efforts pour faire vivre le village au travers de la bibliothèque ou d'activités diverses, à l'image de "Mains d'art". Cette manifestation est née de la volonté de faire connaître Hélène Bertaux, sculptrice qui finit sa vie au château de Lassay en 1909 après avoir joué un rôle majeur dans la reconnaissance des femmes artistes.

Parcours-découverte

Balisage jaune avec losange rouge à partir de l'école Gustave Billard / 8,43 km / 2h30 env. / Stationnement : place de l'Europe

Ce parcours reprend l'itinéraire de randonnée "Un chemin, une école" réalisé en 2010 par l'école Gustave Billard, en partenariat avec le CDRP 72 et l'USEP. Balisé à partir de l'école, il vous permettra de découvrir le centre bourg et la partie Nord-Ouest de la commune.

1 L'ÉGLISE SAINT-MICHEL (Inscrite Monument Historique en 1952)

Mentionnée dès 1330, l'église Saint-Michel est le point d'ancrage et l'édifice le plus ancien du bourg. Elle était bordée, au Nord, par le cimetière qui fut transféré pour des raisons sanitaires, suite à une épidémie mortelle de

dysenterie, en 1779, sur le chemin de Dollon (derrière la maison de la Fabrique) et à nouveau, un siècle plus tard, sur le chemin de Saint-Calais à Connerré.

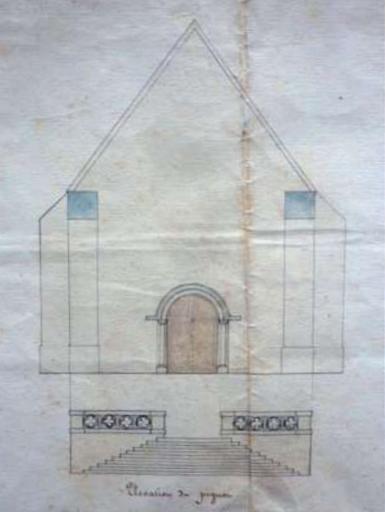
L'extérieur

L'église fut construite au XII^e siècle en moellons de grès, grès roussard*, grison* et calcaire coquillé représentatifs de la variété géologique du secteur. Elle était composée à l'origine d'une nef unique prolongée d'un chevet plat. Les baies hautes et étroites de la nef, celles bouchées du chœur,

ainsi que le portail occidental sont caractéristiques de l'architecture romane*. Une tour-clocher fut ensuite ajoutée probablement à la fin du Moyen Âge. Puis l'édifice fut restauré et agrandi de deux chapelles latérales au XVI^e siècle. Le portail Sud témoigne de ces travaux à la Renaissance. C'est probablement à cette période que la toiture du volume principal fut modifiée, comme l'indiquent les traces de changement de pente du toit visibles sur le pignon Est, peut-être en lien avec la mise en œuvre d'un nouveau matériau de couverture. Enfin, l'église fut complétée de sacristies. La plus ancienne



Le pignon Est de l'église présentant des baies romanes bouchées et la trace d'un changement de pente de la toiture.



L'élévation de la façade occidentale de l'église et le projet de construction du perron. Dessin de l'architecte d'arrondissement en 1847. Archives départementales de la Sarthe, 1 FP 588.



Le mur Sud de la nef, le portail Renaissance et le perron construit en 1864.



Le retable de la chapelle de la Vierge daté de 1605.



Le retable du maître-autel daté de 1753.



Le retable de la chapelle Sainte-Barbe daté de 1760.



Le lavabo daté de 1543, mur Nord de la chapelle Sainte-Barbe.

actuellement conservée, dans l'angle entre la chapelle Sud et le chœur, date peut-être du XVII^e siècle ou du XVIII^e siècle. Elle a probablement remplacé un premier aménagement au fond du chœur, d'où une porte murée, visible au pignon, permettait d'accéder au presbytère, situé en face. Une dernière sacristie, construite sans doute tardivement à l'angle de la chapelle Nord et du chœur, exista jusqu'à sa destruction en 1999. La perception actuelle de l'édifice est très différente de ce qu'elle

était jusqu'au XIX^e siècle, en raison de l'aménagement de la voirie alentour qui entraîna le décaissement des abords vers 1840 et la mise en place des perrons d'accès à l'église. Celui du portail Ouest fut réalisé en 1849-50 par Auguste et François Proust de Bouloire sur les conseils de l'abbé Tournesac, inspecteur des Monuments Historiques auquel on doit l'idée de la balustrade quadrilobée néogothique. Faute de moyens, la commune refusa de reconstruire le portail qui fut seulement restauré, et la baie qui le surmonte ouverte. Le perron du portail Sud fut construit en 1864 en grès de Bouloire et pierre de taille de Soultré pour les marches.

Il prit la place du ballet* qui protégeait l'entrée, et dont la destruction fut décidée par le conseil de fabrique* en 1841 afin que la vente des matériaux contribue au financement des travaux. Les années 1860 furent également marquées par le nivellement de la place et la construction du mur de soutènement de la terrasse de l'ancien cimetière. Tous ces travaux contribuèrent à monumentaliser l'édifice.

L'intérieur

Le décor et le mobilier sont marqués par deux périodes, celle des XVII^e et XVIII^e siècles et celle du XIX^e siècle. En effet, l'église ne conserve pas de mobilier antérieur à la Contre-Réforme*, excepté le lavabo* conservé dans la chapelle Sainte-Barbe (Nord) et daté 1543 sur le pilastre gauche, et deux inscriptions funéraires datées de 1598 et 1605 près des portails. Comme la plupart des églises rurales, celle de Saint-Michel fut réaménagée dans le cadre de la Contre-Réforme notamment par la création de **retables***. Le plus ancien, placé dans la chapelle de la Vierge,

fut offert par l'abbé Raoul de la Chenerie en 1605 en lien avec la fondation de la confrérie du Rosaire. Il présentait au centre un tableau, aujourd'hui placé en face sur le mur Ouest de la chapelle, figurant la Vierge donnant le rosaire à sainte Catherine de Sienne. Sa facture et la richesse des décors en font un élément remarquable. Puis l'un de ses successeurs, le curé René-Louis de Moré, offrit au siècle suivant le retable du maître-autel

réalisé en 1753 par Joseph Lebrun, sculpteur et retableur manceau auquel on doit nombre de retables en Sarthe dont certains sont conservés à Lombron, Volnay, Thorigné-sur-Dué et Duneau pour ne citer que ceux du Perche Sarthois. Son décor architectural à trois travées en pierre calcaire couvre toute la largeur du pignon ; le tableau disparu au centre fut provisoirement remplacé par une toile représentant l'apparition de saint Michel à sainte Jeanne d'Arc, commandée par l'abbé Girault à l'artiste manceau Gaston Muller (1876-1957). Cette dernière a laissé place au groupe en bois du XVIII^e siècle

représentant le saint patron de l'église, saint Michel terrassant le dragon, restauré en 2012. L'autel actuel, réalisé en marbre noir pour s'accorder aux colonnes du retable, date du XIX^e siècle. Puis en 1760, le retable de la chapelle Sainte-Barbe fut exécuté comme l'indique l'inscription sur la corniche "*M. Le Compte qui a fait ce petit autel. M. Le Maire fils aîné sculpteur - l'an 1760*". Il s'agit sans doute d'Armand-Gatien Le Maire, issu d'une lignée d'artistes œuvrant dans le Maine au XVIII^e siècle. L'autel

réalisé par un maître maçon de Connerré a disparu au profit d'un autre, de même facture que ceux du maître-autel et de la chapelle de la Vierge. Il fut offert par Françoise-Augustine de Lonlay, propriétaire du château de Lassay, morte en 1829. Parmi les éléments représentatifs de la Contre-Réforme, la chaire à prêcher en pierre calcaire est à signaler. Datée de 1669, son décor constitué d'une niche à coquille et de colonnes torsées est complété d'un atlante* vêtu en centurion romain supportant la cuve.



La chaire à prêcher datée de 1669 et remaniée en 1811.



Détail des peintures du lambris sous charpente réalisées en 1859.



Détail sculpté à l'angle entre le mur Sud de la nef et la chapelle de la Vierge, XVI^e siècle.



Le vitrail de la chapelle Sainte-Barbe par Chatel, 1854.



Le mur-pignon du chœur et ses peintures réalisées entre 1860 et 1865.



Détail des peintures de la chapelle de la Vierge réalisées en 1858.

Cette chaire a été remaniée lors d'une campagne de remise en état de l'intérieur de l'édifice en 1811. Dans le chœur, le lutrin en marbre surmonté d'un aigle date probablement de la restauration de l'église dans la première moitié du XIX^e siècle, même s'il fut modifié, d'après Charles Girault, après 1849. Outre des travaux de restauration sur l'édifice et des interventions sur le mobilier, le XIX^e siècle a surtout imprimé sa marque par la mise en place d'un décor monumental sous l'égide de l'abbé Cabaret, au service de la paroisse de 1826 à

1879. Ce décor s'inscrit dans le cadre du renouveau de la foi catholique et du goût pour l'art médiéval, en particulier pour le vitrail et la peinture murale. Ainsi, deux vitraux furent commandés en 1852 et 1853. Le premier est une verrière tableau représentant l'Assomption de la Vierge d'après un tableau de Pierre-Paul Prud'hon conservé au Musée du Louvre. Ce vitrail fut réalisé pour la chapelle de la Vierge par le cartonnier Chatel et le peintre-verrier François Fialeix associés un temps au sein de la manufacture du Mans. La verrière de la chapelle Sainte-Barbe, consacrée à la vie du Christ sous forme de dix

médallions entourant la scène de l'Ascension, est intéressante à plus d'un titre. Outre le fait qu'elle marque le début de la carrière solitaire de Chatel, son iconographie et sa facture jugées remarquables en firent être exposées lors des fêtes d'inauguration du chemin de fer organisées au Mans en 1854. Deux autres vitraux datent également du XIX^e siècle, celui composé de trois médallions historiés en face de la chaire et, d'une facture différente, celui représentant l'archange saint Michel réalisé par Antoine

Lusson pour la baie occidentale. Dans les années 1990, certaines baies conservaient des fragments de vitraux losangés des XVII^e et XVIII^e siècles témoignant du goût de l'époque pour l'éclaircissement des églises. Aussi, il fut décidé de les restaurer en même temps que le vitrail à médallions en 1999. Cette campagne, confiée à l'atelier Vitrail France, fut également l'occasion de créer deux verrières contemporaines. Mais l'aspect qui distingue le plus cette église est sans nul doute l'ensemble des décors composés de peintures murales au silicate de potassium sur les murs et de

peintures à l'huile sur le lambris de la charpente. Bien que traditionnellement attribuées à Pierre-Honoré Chadaigne, ces peintures auraient été réalisées entre 1858 et 1865 essentiellement par François Dubois, collaborateur du comte Louis de Galembert, fondateur de la Société Saint-Grégoire de Tours dans le but de décorer les églises rurales. Ce dernier œuvra dans l'Ouest de la France et notamment dans le Perche Sarthois, où il avait ses attaches familiales au

château de la Barre à Conflans-sur-Anille, où il intervint également. Par le jeu des alliances, la famille Bodin de Galembert hérita par la suite du château de Saint-Paul. Toutefois, ce fut Pierre-Honoré Chadaigne, peintre d'Alençon qui s'illustra surtout dans l'Orne et la Mayenne, qui inaugura le début des peintures en 1858 avec le décor de la chapelle Sud consacré à la Vierge et en particulier au dogme de l'Immaculée Conception, officialisé en 1854. Puis, à partir de 1859, les travaux de peinture furent poursuivis par Dubois sur le lambris coiffant la nef et sur les pignons. Il réalisa un

calendrier de 366 saints représentés en pied ou en buste, illustrant les jours de l'année. Les décors peints du chœur représentent la Crucifixion entourée à droite de la rencontre d'Abraham avec Melchisédech, et à gauche du sacrifice d'Abraham, en écho au mystère de l'Eucharistie célébré sur l'autel. Au revers de la façade occidentale, le Jugement dernier est évoqué par l'image du Christ juge (montrant ses plaies et tenant la croix), associée à la colombe

du Saint-Esprit et à Dieu le Père bénissant et tenant le globe terrestre. De part et d'autre de cette Trinité, la Vierge et saint Michel dominent une foule de saints parmi lesquels au premier plan saint Pierre et saint Paul. Le reste de l'édifice est orné de motifs ornementaux et d'un faux appareil rouge. Si les peintures du lambris furent restaurées entre 1994 et 1999, celles des murs de la chapelle Sud et du pignon Ouest sont en mauvais état. Souhaitons que l'intérêt porté à cet édifice par le public et par la commune permette de les



Le mur-pignon occidental et ses peintures réalisées entre 1860 et 1865.



Modèle en plâtre d'une statue de Vierge à l'Enfant réalisé par Hélène Bertaux, 1897.



Vue de l'entrée de la rue des Écoles au début du XX^e siècle.



Extrait du plan de la rue des Écoles avec localisation des écoles des garçons dressé en 1877 : celle à aliéner (n°5) et celle à approprier (mairie actuelle). Archives départementales de la Sarthe, 1 FP 587.



Maison n°1, rue des Écoles.

restaurer avant qu'elles ne disparaissent. Pour l'heure, un habitant vient de rénover le mécanisme de l'horloge que la commune avait acquise en 1889 auprès de l'horloger Gourdin de Mayet pour la somme de 1540 francs en même temps que son meuble réalisé par Louis Menier, maître menuisier à Saint-Michel. Ce mécanisme faisant figure de haute technologie à l'époque était à l'abandon dans le clocher; il est désormais visible dans l'église.

En outre, la commune vient d'achever la restauration du plâtre de la Vierge à l'Enfant, réalisé en 1897 par Hélène Bertaux pour lui servir de modèle à l'œuvre en marbre blanc qui se trouve toujours à Sens, où elle fut d'abord exposée dans la cathédrale. Ce plâtre resté dans son atelier du château de Lassay fut donné à l'église de Saint-Michel par M. et Mme Legros, acquéreurs du domaine après la mort des époux Bertaux. *Quittez l'église pour rejoindre l'école, point de départ officiel du sentier "Un chemin, une école" par la rue des Écoles.*

2 LA RUE DES ÉCOLES

En dehors du pourtour de l'église, cette rue est la première à s'être développée à l'Ouest sur l'ancien chemin reliant historiquement Connerré et la vallée de l'Huisne à Saint-Calais. Son bâti était toutefois encore peu dense en 1834 comme le révèle le premier cadastre; il était constitué de quelques maisons et de petites fermes complétées progressivement et reconstruites partiellement en fonction des plans d'alignement de 1867 et 1881.

Les maisons

Traditionnellement construites en moellons et pierres de taille calcaire pour les encadrements, ces maisons étaient surmontées d'un toit à deux ou quatre pans (toit à croupes) couvert en tuiles plates du pays jusqu'au XIX^e siècle. Puis l'amélioration des voies de communication et l'évolution des transports facilitèrent, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'utilisation de l'ardoise importée de la région d'Angers. On distingue les maisons à étage occupées par des notables ou des auberges, des logis sans étage, les plus nombreux, habités par des artisans ou des rentiers. La

plupart des maisons anciennes sont bâties sur un niveau de cave servant autrefois au tissage du chanvre, particulièrement important à Saint-Michel-de-Chavaignes jusqu'à la fin du XIX^e siècle. En effet, la fibre de chanvre requiert le maintien d'un certain taux d'humidité afin qu'elle ne casse pas. Certaines maisons, construites ou transformées à la fin du XIX^e ou au début du XX^e siècle, ont privilégié l'emploi de la brique, perçue comme un matériau plus solide et plus moderne que la pierre. À cet égard, la façade de la maison située au n°1 est typique des maisons de bourg du début du XX^e siècle

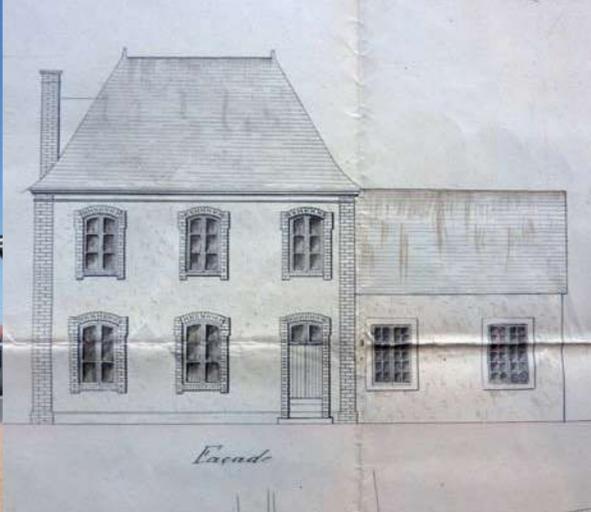
par sa sobriété et une mise en œuvre très soignée de la brique au niveau des chaînes d'angles, de la corniche et des encadrements des baies. L'usage de ce matériau la distingue de celle du même type située au n°8. Un peu plus loin, attardez-vous de part et d'autre de la rue au niveau des n°5, 6 et 8 correspondant à l'ancien bordage du Trou où furent fondées les premières écoles de Saint-Michel.

Les écoles

Parmi les fermes qui se situaient dans cette rue, il existait le bordage du Trou, vendu comme bien national sous la Révolution avant d'être

donné par René-Étienne Foullon et son épouse Françoise Bergerac à la commune, par acte du 11 juillet 1816, en même temps que la nue-propriété de la ferme de la Crance à Bouloire, pour fonder une maison de charité et financer le traitement d'un instituteur. Cette donation entraîna la création d'un établissement de deux sœurs de la congrégation d'Évron chargées du soin aux malades et aux pauvres ainsi que de l'instruction des filles. L'école des garçons fut établie à gauche de la rue (au niveau

du n°5) et celle des filles resta rattachée à l'établissement de charité à droite (au niveau de l'école actuelle). Toutefois, suite à la loi Falloux de 1850, la commune finança le traitement de l'institutrice à partir de 1856. Par la suite, l'école des filles fut considérée comme communale tout en étant assurée par l'une des sœurs. Puis, entre 1874 et 1878, des travaux furent réalisés par la municipalité pour l'agrandissement des classes des filles situées dans les bâtiments appartenant désormais au bureau de charité. L'école des filles ne semble guère évoluer ensuite



Classe de l'ancienne école de filles transformée en cantine lors de la création du groupe scolaire Gustave Billard. Au premier plan, sculpture de Cédric Hennion, *L'enfant de Saint-Michel-de-Chavaignes*.

Vue de Saint-Michel-de-Chavaignes au début des années 1960 avec le groupe scolaire au premier plan et l'ancienne maison de charité avant sa transformation en logements.

La première école de garçons (n°5, rue des Écoles).

Élévation de l'école des garçons (n°5 rue des Écoles), extrait du plan de l'école des garçons dressé en 1877. Archives départementales de la Sarthe, 1 FP 587.

Grange, chemin du Couvent.

avant la construction d'une nouvelle classe, d'un préau et de privés en 1928, dans la nouvelle cour créée à cette occasion. Cette réalisation correspond aux bâtiments situés à droite de la cour du groupe scolaire actuel. Encore prodigué par une religieuse de la Charité d'Évron en 1902, l'enseignement des filles fut confié à une institutrice laïque après la loi sur les congrégations enseignantes et la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905. Il en fut autrement pour **l'instruction des garçons**, confiée à un instituteur laïc logé dans une maison d'école

entretenu par la commune dès sa création. En 1838, la commune engagea des dépenses pour agrandir l'école des garçons, d'une classe à droite et d'un cellier sur l'arrière du bâtiment existant, servant jusque-là de logement pour l'instituteur et de salle de classe. Ces locaux furent encore transformés par la suite pour prendre leur allure actuelle au début des années 1860. En effet, en 1858, la commune décida de refaire le logement de l'instituteur que ce dernier refusait d'occuper en raison de sa vétusté. Elle en profita pour construire un étage dont la pièce principale fut destinée à servir de mairie. Achevée en 1862, cette

première mairie-école comprenait dans le corps de bâtiment principal le logement de l'instituteur et la mairie et, dans celui de droite, une classe d'un peu plus de 37m² complétée d'une cour de récréation sur l'arrière où se trouvait un cellier. Le lieu resta inchangé jusqu'à sa vente par la commune à un certain Almire Lecomte, marchand de nouveautés, en juillet 1878, suite au transfert de la mairie-école des garçons à l'emplacement actuel de la mairie, site que l'école occupa jusqu'à l'ouverture de **l'école actuelle Gustave Billard**.

La construction de ce groupe scolaire fut décidée par le conseil municipal en 1955 au moment où les effectifs exigeaient l'agrandissement des écoles existantes comprenant alors cinq classes. Le programme, prévoyant six classes, la réhabilitation des trois logements existants dans les anciens locaux de la maison de charité, la construction de deux autres et l'aménagement d'une cantine dans la classe de 1928, fut réalisé en trois tranches et totalement achevé en 1964. La réalisation la plus marquante est le grand bâtiment moderne à la façade largement vitrée et rythmée par de fins piliers en béton, abritant un préau en rez-

de-chaussée, ouvert sur la cour jusqu'au milieu des années 1980, et les classes à l'étage. Cette école fut conçue par l'architecte mançais Fernand Le Berre, spécialisé dans les programmes de construction scolaire, en témoignent d'autres réalisations dans le Perche Sarthois à la même époque comme à Conflans-sur-Anille ou à Tresson. Au moment de la conception du projet, les effectifs scolaires dépassaient 220 élèves mais l'exode rural croissant dans cette période entraîna une

diminution rapide du nombre d'enfants scolarisés, qui n'étaient plus que 150 en 1968. L'école en compte 62 en 2020, répartis en trois classes. Si l'architecture de l'école reste inchangée, la cour de récréation fut légèrement modifiée en 2014 pour la création de la rue Henri Joly afin de faciliter l'urbanisation au Nord de cet axe. À l'angle gauche de cette rue se trouve la bibliothèque installée la même année dans une maison ancienne, remaniée au tournant des XIX^e et XX^e siècles et restaurée après son acquisition par la commune, au début des années 2010, en vue de sa nouvelle affectation.

Poursuivez sur quelques dizaines de mètres pour emprunter le chemin du Couvent sur la gauche.

3 LE CHEMIN DU COUVENT

Ce chemin est une voie secondaire développée à partir de l'axe principal du bourg, il se prolonge au Nord de la rue des Écoles par un chemin qui desservait au début du XIX^e siècle le lieu de la Borde appartenant sous l'Ancien Régime au domaine de Lassay. Ce site, divisé en six lots lors de la vente des biens nationaux, est devenu au XIX^e siècle un

hameau sous le nom de la Borde Chailloux. Dans la direction opposée, vers le Sud, le chemin desservait en 1834 le hameau du Couvent et le lieu de la Pièce. Puis d'autres habitations furent créées au fil du temps.

Le Couvent

Le Couvent constitue une sorte de hameau composé du Couvent à proprement dit, à droite, et de la partie de gauche appelée autrefois la Borde Beaugé. L'ensemble comprenait en 1834 six habitations appartenant pour cinq d'entre elles à la veuve de Jérôme Garnier, propriétaire et



Ancien puits commun, chemin du Couvent.



Plan cadastral du hameau du Couvent en 1834. Extrait de la section A3 du bourg. Archives départementales de la Sarthe, PC/306/018.



Le Couvent.



Les Caves, porte d'une dépendance.



Les Caves, ancienne dépendance agricole.



Chemin creux des Caves.

marchand de toiles, dont le fils exerçant également le même métier fut maire de Saint-Michel de 1840 à 1876. Deux maisons étaient des sièges d'exploitations agricoles, puis certaines habitations très modestes furent réunies entre elles. Si le toponyme de Couvent nous renvoie à un établissement religieux dans lequel vivent collectivement des ecclésiastiques, aucun indice ne démontre que ce fut la fonction d'origine de ce site. Le nom de la Borde Beaugé reprend le terme *borde* qui désigne localement les fermes modestes, ne comprenant que quelques hectares, et Beaugé

qui est le nom du fondateur ou d'un occupant du lieu. Si aujourd'hui les propriétés sont pour la plupart matérialisées par des clôtures et barrières, ce n'était pas le cas dans les époques anciennes où la limite était beaucoup plus floue entre les espaces privés et publics. Aussi ce type de hameau se caractérisait par des espaces communs; des cours mais aussi des équipements, à l'image ici du puits maçonné inscrit dans un mur de clôture, mais dont l'accès donne sur le chemin. La première maison sur la droite est encore très caractéristique de l'architecture rurale, avec ses différents

volumes construits en rez-de-chaussée autrefois en partie à usage agricole. La maison, peu modifiée depuis le début du XX^e siècle, en dehors de la création de lucarnes, contraste avec la maison suivante radicalement transformée dans le troisième quart du XX^e siècle, tout comme celle d'en face qui présente une extension de la même époque perpendiculaire au volume ancien. Il est encore aisé de reconnaître les maisons anciennes à leurs façades très simples et encore peu modifiées.

Continuez à monter la côte; vous laisserez sur la gauche le chemin d'accès à la Grande Maison après le pavillon moderne, puis vous arriverez à hauteur de la Pièce.

La Pièce et le plateau

Ce lieu ouvert sur le chemin jusqu'à une époque récente comprenait deux maisons en enfilade désormais réunies et agrandies. Vous atteindrez ensuite le plateau agricole qui culmine à 127 mètres. Il était occupé dans la première moitié du XIX^e siècle par des terres labourables et par deux clos de vigne de part et d'autre du chemin, le clos du Groseiller et le clos de la Charmois, qui comprenaient 3,46 hectares de vignes répartis entre différents

propriétaires. Puis la suppression progressive de la vigne et le développement de l'élevage entraînèrent la conversion de certaines parcelles en prairie. Celles-ci coexistent actuellement avec des champs de céréales ou de maïs. Le plateau est également assez boisé grâce à la conservation partielle des haies et de bosquets sur les terres les plus difficiles à travailler.

Poursuivez jusqu'au croisement du chemin des Caves qui vire à gauche; empruntez-le en suivant le balisage. Il est goudronné sur la première partie.

4 LE CHEMIN DES CAVES Les Caves

Ce lieu était formé de deux maisons au début du XIX^e siècle, dont l'une était le siège d'une exploitation agricole qui subsista jusqu'au début des années 1980. Il s'agissait de l'un des nombreux bordages de Saint-Michel, constitué de trop peu de terres pour être viable dans le contexte agricole de la fin du XX^e siècle. Malgré sa rénovation dans le dernier quart du XX^e siècle, la maison conserve quelques caractéristiques du tournant des XIX^e et XX^e siècles : son volume, sa corniche en briques et son accès au grenier en pignon.

Poursuivez votre parcours sur le chemin de terre qui passe entre les bâtiments.

Le chemin creux

Ce chemin permet de se faire une idée de ce qu'étaient les chemins de communication avant les grands aménagements de voirie du XIX^e siècle. Compte tenu des coûts très importants de ces travaux pour les communes, comme le montrent les très nombreux procès-verbaux du conseil municipal de Saint-Michel, seuls les chemins les plus importants furent

aménagés; les autres furent laissés en l'état et parfois même vendus aux riverains au XX^e siècle qui en profitèrent pour agrandir leurs parcelles. Lorsqu'ils ont été conservés, ils constituent un réseau de sentiers de randonnée de qualité. Ce type de chemin entaillant le relief est qualifié de chemin creux. En hiver, l'écoulement des eaux s'effectue par ces chemins, les rendant souvent impraticables, ce qui fut l'une des principales plaintes des habitants des campagnes au moment de la Révolution. Bordé d'arbres plantés sur des talus de chaque côté, ce chemin témoigne du bocage en partie disparu.



Vestiges des anciennes vignes de Saint-Michel-de-Chavaignes conservés sur le site des Caves.



Dessin de trogne par Dominique Mansion.



Vue générale du bourg avec la rue de Cournon et l'extrémité du chemin des Caves en haut à gauche.



Le Petit Presbytère.



La maison Chardon.

Ce réseau de haies planté progressivement a atteint son apogée au début du XX^e siècle, stade ultime du morcellement de la propriété paysanne, avant de diminuer progressivement dans la seconde moitié du XX^e siècle notamment en raison de la mécanisation agricole. Les haies avaient plusieurs fonctions : limite de propriété, clôture pour le bétail et réserve de bois de chauffage pour les paysans. En effet, l'usage du bois était strictement réglementé par les baux et réparti entre le propriétaire qui se réservait le bois d'œuvre, et donc le droit de couper les arbres, et les locataires qui

avaient le droit de tailler les branches une fois pendant leur bail pour leur garantir de disposer du bois de chauffage dont ils avaient besoin, tout en ménageant la ressource. Cet usage est à l'origine des arbres têtards ou trognes dont la silhouette particulière s'explique par l'émondage* régulier qui finit par créer un bourrelet au niveau de la base de la coupe, d'où leur appellation. En descendant ce chemin, vous verrez quelques-uns de ces beaux spécimens de charme. Au-delà de la valeur patrimoniale de ces arbres et du paysage de bocage dans lequel ils s'inscrivent, ils ont également un intérêt écologique très important

comme réservoir de biodiversité, pour le stockage du carbone mais aussi pour la préservation des sols et même pour la qualité des eaux. *Au débouché du chemin, vous atteindrez la route qui mène aux Loges et à Bouloire; tournez immédiatement à gauche pour emprunter la rue de Cournon et rejoindre le bourg.*

5 RUE DE COURNON

Cournon est un lieu-dit, probablement d'origine très ancienne, desservi par cette route. Vous aurez sur votre droite deux maisons autrefois connues sous l'appellation "le

Petit Presbytère". Elles faisaient partie du quartier comprenant les maisons au Sud / Sud-Est de l'église, appelé autrefois "le Haut-Bourg".

Le Petit Presbytère (n°7 & 5)

Ce lieu était sous l'Ancien Régime une propriété de la cure de Saint-Michel; c'est pourquoi il fut vendu comme bien national en 1791. Estimé 836 livres, il fut adjugé 1550 à Jacques Goujon, tisserand à Saint-Michel, qui en était encore propriétaire dans les années 1830. Le lieu était déjà composé de deux maisons distinctes mais celle de gauche a été rénovée et prolongée, probablement dans la seconde

moitié du XIX^e siècle, de la partie couverte d'un toit à croupe en ardoise. Les deux parties anciennes présentent la particularité d'être construites sur un niveau de dépendance en rez-de-chaussée, l'habitation se trouvant à l'étage. Cette disposition, assez rare sur les maisons isolées, est probablement une alternative à la construction de caves enterrées pour la pratique du tissage qui nécessitait un espace frais pour éviter que la fibre sèche, ce qui empêchait de travailler dans les maisons ou dépendances ordinaires.

La maison "Chardon" (n°3) et la maison n°1

Cet ensemble comprend la maison basse parallèle à la rue (n°3), et la maison formée de trois anciennes habitations (n°1). Ces quatre maisons appartenaient en 1834 à René Robert, tisserand à l'Abbaye, preuve que ce statut d'artisan en ce début du XIX^e siècle permettait d'accéder à un certain niveau de vie.

La maison "Chardon" fut appelée ainsi jusqu'au début du XX^e siècle, en mémoire du nom d'un journalier qui l'occupait dans la première moitié du siècle précédent. Elle est l'archétype des maisons

rurales les plus modestes du Perche Sarthois au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Elle se compose du volume d'origine assez bas en pierre surmonté d'un toit à 45° couvert en tuiles plates. Elle abritait la pièce froide à gauche et à droite, la pièce de vie identifiable à sa cheminée, dont la souche ancienne en pierre est l'une des rares conservées du village. Dans un second temps, un volume de même gabarit a été ajouté au pignon pour abriter un cellier surmonté d'un grenier sous la toiture. La façade a été modifiée et unifiée au début du XX^e siècle, avec la réfection des encadrements d'ouvertures en briques

peintes en rouge, puis en blanc, et la matérialisation du soubassement et de l'encadrement de la façade par des bandeaux de chaux, que l'on devine encore sur l'enduit plein et lissé. À noter également la conservation de son mur d'appui en pierre des champs séparant le jardin de la rue. Cette maison est l'un des rares témoins des techniques de construction et des décors traditionnels des maisons rurales.

À l'angle de la rue, prenez le temps d'observer la maison n°1 dans le carrefour avant de poursuivre à droite, rue de Coudrecieux.



St-MICHEL-de-CHAVAIGNES (Sarthe). - Route de St-Calais
Le 8 Décembre 1906.

Rue Haute et entrée de la rue de Coudrecieux au début du XX^e siècle.

La maison n°1 est intéressante car elle reflète quelques-unes des évolutions de l'architecture locale. Le premier volume construit sur un niveau de cave remonte sans doute à l'Époque Moderne, même s'il a été modifié à plusieurs reprises comme l'indiquent ses ouvertures. Le second volume remonte probablement à la fin du Moyen Âge ou au XVI^e siècle si l'on en juge sa pente de toit prononcée, la façade arrière peut-être en pan-de-bois comme l'indique la maçonnerie du soubassement qui recouvre un mur bahut en pierre supportant le pan-de-bois

enduit. Enfin, le dernier volume adossé à la masse du four à pain a été complètement modernisé.

Quittez brièvement l'itinéraire balisé afin de poursuivre votre parcours route de Coudrecieux et rejoindre le cimetière, situé à 750 mètres. Vous pourrez y admirer le monument funéraire d'Hélène Bertaux. En vous y rendant, ne manquez pas d'observer les maisons sur la gauche.

6 ROUTE DE COUDRECIEUX

Certaines maisons sont anciennes mais elles reflètent toutes des transformations au XIX^e et début du XX^e siècle. La façade du n°3 avec son enduit de ciment gris projeté au balai, encadré de bandeaux blancs,



Maisons n°5 et 7, rue de Coudrecieux.

est typique des premiers usages des ciments dans l'entre-deux-guerres. Plus loin les n°5 et 7 présentent de belles mises en œuvre de la brique; le n°7 dont l'enduit à la chaux lissé a été refait vers 2010 a même conservé ses menuiseries anciennes en bois. Le volume principal de la maison suivante (n°9) est représentatif du modèle pavillonnaire du début du XX^e siècle, avec son toit à demi-croupes* couvert de tuiles mécaniques orangées, sa façade à plates-bandes en ciment teinté de jaune dans la partie supérieure et sa petite marquise protégeant la porte.

Le cimetière

Ce cimetière est le troisième de la commune. Il fut déplacé une première fois de son implantation initiale au Nord de l'église, rue de la Liberté en 1779, avant d'être transféré un siècle plus tard à son emplacement actuel. La croix de cimetière date de sa création. La variété des monuments témoigne de l'évolution des goûts et des matériaux disponibles, à l'image des capotes en zinc du début du XX^e siècle abritant des pierres tombales surmontées d'une croix de fer ou de fonte. Quelques monuments de notables se distinguent à l'image de la chapelle des propriétaires du château de



Monument funéraire d'Hélène Bertaux.

Saint-Paul, Raymond-Alexandre-François-Henri de Beauvais, vicomte de Saint-Paul, et son épouse Anne-Marie Louise-Antoinette de Bodin de Galembert, dont les armoiries sont sculptées au-dessus de la porte. À côté figure le monument funéraire de la sculptrice Hélène Bertaux (Paris 1825 - Saint-Michel-de-Chavaignes 1909).

Le monument funéraire d'Hélène Bertaux

Bien établis dans le village, les époux Bertaux achetèrent en 1901 une concession dans le cimetière; Hélène Bertaux y fut inhumée le 20 avril 1909. Ce monument de pierre calcaire dénote par sa monumentalité



Détail d'une capote de zinc abritant une tombe, début XX^e siècle.

et sa composition originale, avec ses deux palmiers encadrant un livre ouvert, sur lequel figure une inscription sur marbre, rappelant sa vie et ses succès artistiques. En dessous, l'inscription sur le piédestal signale son combat pour la reconnaissance des femmes artistes, depuis la fondation du premier grand cours de modelage réservé aux femmes en 1873, à leur accès aux institutions prestigieuses de l'école des Beaux-Arts et au Prix de Rome, au tournant du XX^e siècle. Ces inscriptions sont presque devenues illisibles et l'ensemble du monument ne cesse de se dégrader. Aussi, dans le but de pouvoir le



Chapelle de la famille de Beauvais de Saint-Paul.

conserver et le restaurer, la municipalité a pris en 2015 une délibération qui en a fait une concession honorifique de la commune. La même année, une demande de protection au titre des Monuments Historiques a été initiée mais elle tarde à aboutir faute de connaître l'auteur de ce monument. *Revenez maintenant sur vos pas en direction du bourg. Avant de reprendre l'itinéraire balisé à partir de la rue de la Liberté, prenez l'impasse de la Violette à droite juste avant la rue Haute. Ce petit sentier bucolique était autrefois le chemin d'accès au lieu-dit la Rue Dorée. Il donne désormais accès par une ouverture dans le mur, à gauche, à la place de l'Europe.*



Maison sur soubassement de cave à l'angle de l'impasse de la Violette.

7 LA PLACE DE L'EUROPE

Cette place a remplacé les jardins du presbytère, et son aménagement actuel date des années 1980. La caserne de pompiers y a été construite au début des années 1990, soit un siècle après la fondation de la société des sapeurs-pompiers de Saint-Michel, en 1893. Un peu plus loin, sur la gauche, se trouve l'ancien presbytère transformé en bureau de poste au début des années 1920.

L'ancien presbytère

Le presbytère comprenait de grands jardins qui occupaient tout l'espace de l'impasse de la



Ancien presbytère transformé en bureau de Poste dans les années 1920.



Plan de l'église et du presbytère dressé en 1897. Archives départementales de la Sarthe, 2 O 309 6.



Ancien bureau de Poste, aujourd'hui maison des associations et logement.



Diplôme de 1^{er} prix d'exécution de la Société musicale de Saint-Michel-de-Chavaignes au Concours cantonal et international de musique de Lausanne en 1911. Document conservé à la mairie.



Stèle en mémoire du concours musical du 23 mai 1886.



Début de la rue de la Liberté au début du XX^e siècle.

Violette à la ruelle qui les séparait de l'église. Les jardins potagers situés sur l'arrière était loués à des particuliers jusqu'au XX^e siècle. Faute de documents, on ne sait pas à quoi ressemblait le presbytère avant sa transformation en bureau de poste. Seul l'inventaire de la paroisse réalisé en 1903 en donne quelques détails : il s'agissait alors de deux maisons réunies en une seule ; l'une d'elle comprenait un étage, deux caves en-dessous et un caveau, le tout en mauvais état. On sait également que la cour du presbytère plantée d'arbres était complétée de trois

dépendances et d'un puits. Plusieurs campagnes de travaux furent réalisées dans le courant du XIX^e siècle, sans améliorer notablement l'édifice, à tel point que le sous-préfet suggéra sa reconstruction en 1862. La commune s'y refusa, faute de moyens, tout en reconnaissant qu'il ne répondait plus au besoin. Après un différend en 1897 entre le maire et la fabrique* à propos de la rectification du mur de clôture du presbytère, la grange et l'écurie donnant sur la ruelle de l'église furent détruites en 1901 et le mur, aujourd'hui disparu,

partiellement reconstruit. Le dernier curé résident, Pierre-Joseph Gaudion, occupa les lieux jusqu'à la Première Guerre mondiale. Par la suite, la paroisse fut desservie par les curés de Thorigné, puis de Dollon, qui louaient encore le presbytère à la commune sans y loger. Aussi, la commune prétextait l'expiration en 1922 du bail de la maison occupée par la Poste, 3 rue de la Liberté, pour proposer d'approprier le presbytère à cette fonction.

L'ancien bureau de poste
Les travaux furent réalisés en 1924, sur les plans de l'architecte manceau Maurice Levesque, par Paul Fonteix,

maçon à Connerré et Auguste Hernault, charpentier-couvreur à Saint-Michel-de-Chavaignes. Ils entraînaient la destruction d'un corps de bâtiment en rez-de-chaussée et la construction du grand bâtiment actuel en partie avec les matériaux issus de la démolition. La construction n'a pas changé depuis, elle a conservé son toit de tuiles à demi-croupes, ses menuiseries anciennes et sa belle inscription "Bureau de Saint-Michel-de-Chavaignes - Postes, télégraphes, téléphones" dans le graphisme de l'époque. Depuis la

suppression de l'agence postale en 2007, une partie du bâtiment est utilisée depuis 2008 comme maison des associations, et le reste constitue un logement communal.

Avant de poursuivre par la Rue de la Liberté, prenez le temps d'admirer la stèle de la musique de Saint-Michel qui surplombe le mur de soutènement de l'église.

8 STÈLE DE L'HARMONIE MUSICALE

L'existence d'une société de musique communale fut reconnue dès 1849 par le conseil municipal, mais face à la difficulté à recruter des musiciens à ses débuts, elle ne

se développa qu'à partir de 1875. Elle connut par la suite un grand succès lors de concours auxquels elle participa partout en France et même en Suisse et en Espagne ; en témoignent les nombreux diplômes conservés en mairie, et cette stèle en calcaire sur laquelle est gravé "Souvenir du concours musical du 23 mai 1886, Saint-Michel-de-Chavaignes, Monument public, Liberté-Égalité-Fraternité". Suspendue pendant la Seconde Guerre mondiale, l'harmonie reprit ensuite mais ne survécut pas à la mort de son leader,

M. Maupoussin, en 1951. Ce petit monument, restauré par la Communauté de communes du Pays Bilurien en 2009, témoigne du succès passé de la société musicale de Saint-Michel et plus largement de la sociabilité villageoise jusqu'au milieu du XX^e siècle.

9 LA RUE DE LA LIBERTÉ

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, cette voie était considérée comme rurale et non comme une rue intégrée au bourg. En dehors de la maison de la Fabrique qui se trouvait sur la droite, elle desservait sur la gauche des fermes appelées la Borde (actuellement la Borde Chailloux et la Borde Trudeau

où subsiste un ancien manoir divisé en logements) et plus loin le hameau de l'Abbaye réparti de part et d'autre du ruisseau de la Nogue. Mais au cours du XIX^e siècle, ce chemin fut aménagé en vue de faciliter la communication avec la commune voisine de Dollon, avec laquelle les relations commerciales étaient nombreuses. Le début de la rue fut alors urbanisé avec la construction de maisons de part et d'autre à partir de 1850. Il s'agissait d'habitations assez modestes d'artisans ou de tisserands, comme semble l'indiquer la présence de caves



Plan cadastral du bourg en 1834 avec, à droite, la Fabrique et l'ancien cimetière. Extrait de la section A3 du bourg. Archives départementales de la Sarthe, PC/306/018.

Maison de la Fabrique.

Vue du bourg depuis le Nord-Ouest au début du XX^e siècle.

Pont du hameau de l'Abbaye construit en 1840.

abritant probablement à l'origine des métiers à tisser. Quelle que soit leur époque de construction, ces maisons ont en commun des volumes assez bas surmontés généralement de toits en bâtière couverts en tuiles de pays. Les façades très sobres ont pour tout décor des corniches en pierre ou en brique. Ce matériau fut privilégié dans la réalisation des chaînes d'angles et des encadrements de baies pour les constructions de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle. La plupart de ces maisons ont été largement modifiées au fil du temps dans le respect du plan d'alignement

de 1867. Dans ce contexte, remarquez, à une cinquantaine de mètres du début de la rue sur la droite, l'imposante maison de la Fabrique.

La Fabrique

En l'absence de documentation, ce lieu emblématique du bourg de Saint-Michel reste très énigmatique. Seul son toponyme nous rappelle son appartenance, à un moment donné, à l'organisme éponyme, chargé d'administrer les biens de l'église paroissiale de Saint-Michel, composés de dons et legs au fil du temps.

Cependant, d'après Charles Girault, la maison de la Fabrique appartenait au domaine de Lassay au XVIII^e siècle. Son positionnement perpendiculaire à la rue, la surélévation du bâtiment, la présence d'un perron d'accès et d'un étage, la grande toiture très pentue et le reste d'une baie en calcaire chanfreinée (à l'extrémité droite de l'étage) sont autant d'éléments qui distinguent ce manoir du XVI^e siècle des maisons ordinaires. En 1835, le lieu comprenait trois logements distincts; deux d'entre eux appartenaient à un certain Michel Bienvenu, maçon à la Borde et proprié-

taire à Saint-Michel ainsi qu'au Mans; le troisième, complété de dépendances, appartenait à Jean Houdayer, boucher et époux de Marie Bienvenu. La tradition rapporte que la cave de la Fabrique a servi d'atelier de tisserand. Outre les transformations apportées à la façade du manoir, les deux maisons de gauche ont été modifiées pour n'en faire qu'une en 1862, et un petit volume à pan coupé a été ajouté en 1882.

L'ancien cimetière

En poursuivant votre parcours, vous longerez l'emplacement de l'ancien cimetière à l'arrière du manoir de la Fabrique. L'endroit dispose encore du mur qui fermait le cimetière côté rue; il renferme encore les piles de briques qui encadraient le portail d'accès. Ce cimetière fut créé en 1779 au moment d'une grave épidémie de dysenterie qui fit 62 morts, dont 26 enfants, à Saint-Michel-de-Chavaignes entre juillet et décembre 1779. Par mesure sanitaire, la paroisse décida de délaisser le cimetière bordant l'église pour le champ de la Fabrique, considéré comme

suffisamment éloigné du bourg pour éviter la contagion. D'une contenance de près 10 ares, il était appelé "grand cimetière" dans les registres paroissiaux. Puis, avec l'augmentation de la population qui atteignit 1442 habitants en 1874, il apparut trop petit et trop proche des habitations, d'où la décision de le transférer route de Coudrecieux dans l'endroit où il se trouve encore aujourd'hui. Le projet confié à l'architecte d'arrondissement Ferdinand Travaillard mit plusieurs années à aboutir. Aussi la translation du cimetière n'eut lieu qu'en 1879.

Poursuivez votre parcours en direction de Dollon. Vous atteindrez l'ancien hameau de l'Abbaye.

L'Abbaye

Aujourd'hui l'Abbaye n'est qu'un seul lieu-dit parmi d'autres situés à gauche après le pont mais, au XIX^e siècle, il formait un hameau composé de fermes de part et d'autre d'un passage à gué sur la Nogue. Cette appellation vient du fait que l'abbaye de l'Épau avait acquis dans cet endroit des terres dépendant de Lassay à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle. En effet, elle obtint de Gervais de Lacey de les

détacher de Lassay à son profit en 1323 pour constituer un fief indépendant, appelé fief du Gué ou fief de l'Abbaye, qui comprenait une trentaine de censitaires et procurait un revenu annuel de 25 livres environ. Cependant, ce fief fut rétrocédé à la fin du XV^e siècle par les moines de l'Épau au seigneur de Lassay. Ainsi, bien qu'il n'y ait jamais eu d'abbaye en ce lieu, ce toponyme conserve la mémoire de cette possession éphémère par l'abbaye de l'Épau à la fin du Moyen Âge.



Lavoir de Saint-Michel et sa plaque en zinc indiquant la construction de l'édicule par Julien Boiton, en 1899.



Le lavoir au début du XX^e siècle.



La Brarderie.



Plan cadastral de L'écohergne en 1834. Extrait de la section A2 du bourg. Archives départementales de la Sarthe, PC/306/017.



L'écohergne au sein de sa clairière de défrichement.

Sous la Révolution, en 1794, le lieu de l'Abbaye du Gué, composé de 38 journaux de terre et 10 hommées de pré, soit environ 20 hectares, fut vendu comme bien national avec d'autres possessions du domaine de Lassay suite à l'émigration de René de Lonlay. Au XIX^e siècle, l'aménagement de la route de Dollon entraîna la construction d'un pont sur la Nogue à l'initiative du Conseil municipal en 1840, en remplacement d'une simple planche qui facilitait jusque-là le passage du gué. De l'autre côté se trouve le lavoir.

Le lavoir

La création de ce lavoir public coïncide avec les préoccupations hygiénistes du XIX^e siècle. En effet, au milieu du siècle, il existait plusieurs lavoirs publics au centre du village. Mais en 1861, le conseil municipal prit une délibération pour faire l'acquisition d'un terrain afin d'en construire un sur la Nogue, près du pont de l'Abbaye, car ceux en fonctionnement ne permettaient pas le renouvellement de l'eau. Dans un premier temps, un simple abreuvoir fut réalisé avant de faire l'objet d'un aménagement en 1872, suite à un échange de terrain avec la famille Papillon qui en facilitait l'accès. Il s'agissait alors d'un bassin

entouré de murs et muni d'une planche à laver. L'édicule qui le couvre aujourd'hui fut offert et réalisé en 1899 par Julien Boiton, comme le rappelle encore une plaque de zinc en pignon. Restaurée dans les années 1990, cette construction très simple, sur poteaux de bois supportant une charpente couverte d'ardoises et fermée sur trois côtés par un bardage vertical, s'apparente à la construction des remises agricoles de l'époque.

Poursuivez sur quelques dizaines de mètres jusqu'à l'embranchement du chemin de la Brarderie et de l'écohergne que vous devez suivre.

10 CHEMIN DE L'ÉCOHERGNE

Il s'agit de l'ancien chemin qui conduisait jusqu'au XIX^e siècle directement à Dollon. Au moment de l'aménagement du chemin vicinal n°3 de Saint-Michel à Dollon au milieu du XIX^e siècle, il fut décidé de contourner la colline très pentue et de créer le tracé par la droite en empruntant le début de l'ancienne voie de Saint-Michel à Vibraye. Cette réalisation très coûteuse pour la commune fut jugée nécessaire en raison de la fréquentation du marché de Dollon par les habitants de Saint-Michel pour la vente des

toiles. Au-delà, ce chemin devait aussi faciliter l'accès aux marchés de Vibraye et de La Ferté-Bernard. Son aménagement fut terminé sur la commune en 1857, à la suite de quoi la municipalité réclama à maintes reprises l'achèvement de la portion sur le territoire de Dollon qui tardait à être réalisée.

En montant le chemin, à 250 mètres environ, vous laisserez sur votre gauche le chemin d'accès à l'écohergne que vous apercevrez bientôt en contrebas.

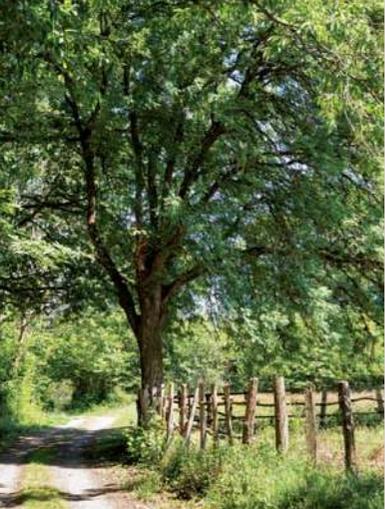
S'il apparaît encore nettement dans le paysage que cette ancienne ferme de L'écohergne a été créée au cœur d'une clairière de

défrichement, son toponyme, de même origine que les termes anciens *écot*, *écoter*, *écotais*, fait référence à une coupe récente de végétaux, ici de bois, dont subsistent des restes.

Ce site, probablement fondé au Moyen Âge, dépendait à l'origine du fief du Gué comme le rappelle les actes des XVII^e et XVIII^e siècles. Le lieu, grevé en 1664 par ses propriétaires Pierre Cohin et Gabrielle Charmeteau, d'une rente au profit de la confrérie mancelle de Saint-Michel-du-Cloître, fut saisi faute de son versement, au profit des chapelains en 1681. À partir de cette date, les religieux baillèrent à ferme L'écohergne jusqu'à la

Révolution, au cours de laquelle le lieu fut vendu comme bien national pour la somme de 2850 livres au bordager Mathurin Robert, de Dollon. En 1835, le lieu appartenait à la famille Jousse qui le conserva jusqu'en 1884. La documentation abondante à partir du début du XVIII^e siècle permet de connaître l'évolution du lieu. Ainsi, en 1712, le bordage de L'écohergne se composait d'une maison consistant en une chambre basse à cheminée et four, cave dessous et grenier dessus couvert en bardeaux*, plus une grange, une étable, un puits,

une cour entre les bâtiments et deux jardins à l'arrière des dépendances. L'exploitation comprenait trois champs en terre labourable, une "noë", c'est-à-dire une petite parcelle en pâture, trois portions de vigne et un bois taillis. L'exploitation resta à peu près inchangée jusqu'à sa vente en 1791, mise à part la réduction notable de la vigne passée de cinq quartiers à deux seulement. Cette tendance se confirma par la suite puisqu'en 1835, date à laquelle trois parcelles s'appelaient encore la Vigne, deux d'entre elles étaient converties en bruyère et la troisième en terre labourable.



Chemin de l'Écohergne et son cormier.



Feuille et fruit du cormier, dessin par Dominique Mansion.



Prairie et vaches charolaises sur le plateau entre Saint-Michel-de-Chavaignes et Dollon.



Maison de la Haute Épine.



Vieux poirier de la Haute Épine dans son environnement paysager.

À cette date, les 3,31 hectares du lieu étaient exploités par son propriétaire Michel Jousse. Le corps principal de bâtiment était alors divisé en deux maisons, celle occupée par Michel Jousse et, dans le prolongement, celle qu'il louait à la veuve Papillon. Par la suite, le site évolua peu avant la réunion des deux maisons en une seule et son prolongement par un autre bâtiment entre 1882 et 1892. L'intérêt de ce site réside dans le caractère préservé du paysage environnant et des bâtiments anciens, dont on perçoit la volumétrie générale et la composition d'ensemble.

11 ROUTE DE LA HAUTE ÉPINE

Cette petite route forme la limite communale avec Dollon jusqu'aux Péchetières. Vous apprécierez ce paysage de plateau offrant de belles parcelles tantôt en herbage pour l'élevage tantôt en culture. Vous y découvrirez de larges points de vue sur la

campagne environnante, notamment en direction de la vallée de l'Huisne.

Laissez le chemin de la Devinière pour poursuivre légèrement sur la gauche en direction de la Haute Épine située en bordure du plateau. Avant de poursuivre sur le chemin de terre pour redescendre dans la vallée de la Nogue, ne manquez pas d'admirer cet ancien bordage.

Les volumes des bâtiments de **la Haute Épine** ne diffèrent guère des lieux que vous avez pu apercevoir sur le plateau qui constituaient eux aussi de petites exploitations agricoles jusqu'au XX^e siècle.

Ce site, d'abord connu sous le nom de l'Épine, appartenait

sous la Révolution à Marie-Madeleine Levasseur, veuve de René-Simon Dubois de Monthulé, lorsqu'il fut vendu en 1799 par l'administration du département à un cultivateur de la Guierche pour 4000 livres. Il s'agissait alors d'un domaine agricole assez conséquent pour l'époque puisqu'il comprenait 26 hectares de terre dont la quasi-intégralité en terre labourable, le reste en pré, vigne et jardin. En 1835, l'Épine était intégrée à la propriété de Lassay et louée par Armand-François de Crochard avec 17,5 hectares de terre. Puis à partir de 1851, l'Épine changea à

plusieurs reprises de propriétaire. La famille Gauvin qui la possédait à partir de 1875 fut à l'origine de la division de l'exploitation et de la fondation de la Basse Épine vers 1890 au pied du coteau. Ainsi, l'Épine devint alors un bordage de moins de 10 hectares connu sous le nom de la Haute Épine. Cette ferme conservant les terres les plus ingrates sur la hauteur subsista en tant que siège d'exploitation agricole jusqu'au dernier quart du XX^e siècle. Ses bâtiments s'accommodant de la topographie ont peu évolué depuis le XIX^e siècle, ils ont simplement fait l'objet de quelques agrandissements et ajouts de dépendances

agricoles jusqu'au milieu du XX^e siècle. Depuis 2002, les propriétaires mènent une patiente restauration dans le respect de l'architecture et de l'environnement du lieu. *Poursuivez en descendant le chemin.*

Jusque dans le troisième quart du XX^e siècle, ce chemin donnait accès de part et d'autre à des parcelles en cultures ou en herbage dans lesquelles se trouvaient des rangées d'arbres fruitiers, principalement des pommiers à cidre jusqu'à ce que l'agriculture intensive et la méca-

sation aient raison de ce paysage à la fin du XX^e siècle, réduisant des dizaines de parcelles à quelques-unes à vocation céréalière. Seuls deux poulaillers de Loué que vous apercevrez plus loin face au lieu du Four offrent un écrin arboré aux volailles élevées en plein air. Le chemin était également bordé d'arbres dont quelques-uns subsistent à l'arrière de la Basse Épine. *Au niveau de la route, tournez à gauche en direction de Saint-Michel-de-Chavaignes, en prenant le temps de jeter un coup d'œil aux bâtiments de la Basse Épine.*

12 ROUTE DES QUATRE SABOTS La Basse Épine

Construits à la fin du XIX^e siècle, les bâtiments sont donc beaucoup plus récents que ceux des anciennes fermes vues précédemment. Ils se distinguent par un plan régulier en L autour de la cour. Les volumes plus importants offrent une meilleure hauteur sous plafond pour la maison et dégagent, au-dessus des dépendances agricoles, des combles à surcroît plus pratiques pour le stockage des denrées agricoles. La toiture à 45° de la maison est prolongée sur l'arrière par un appentis



Façade arrière des bâtiments du Four.



Four à pain au pignon de la maison de la Haute Épine.



Détail d'une ouverture bouchée à l'arrière du Four.



Lassay au milieu du XX^e siècle. Le château avec à l'arrière la ferme du Domaine et à droite le moulin.



Extrait de la carte de Cassini, vers 1760. Source gallica.bnf.fr/BnF.



Château de Saint-Paul au milieu du XX^e siècle. Lieu fondé en 1822, suite au partage du domaine de Lassay entre les deux filles de François-Julien-René de Lonlay.

abritant des fonctions annexes à la maison. Cet ensemble, qui ne semble pas avoir été modifié en dehors de l'aménagement du grenier de la maison, est un témoignage intéressant de l'architecture rurale du tournant des XIX^e et XX^e siècles. Il reste traditionnel par ses matériaux et ses formes mais est plus rationnel par la structuration des espaces et la spécialisation des bâtiments. *En poursuivant par cette petite route parallèle à la vallée de la Nogue, vous passerez près du Four dont vous verrez l'arrière des bâtiments.*

Le Four

Ce lieu, probablement d'origine médiévale, est à mettre en rapport avec le domaine de Lassay auquel il appartenait encore au XIX^e siècle. Situé entre les moulins de l'Onglée et de Lassay, tous deux du même domaine sous l'Ancien Régime, ce site reflète sans doute l'existence à l'origine à cet endroit du four banal de Lassay dans lequel les sujets de cette seigneurie devaient venir faire cuire leur pain après avoir fait moudre les céréales au moulin banal. Le droit de four tomba en désuétude assez tôt, ce qui permit la généralisation des fours à pain individuels à l'Époque Moderne.

Fidèles au plan cadastral de 1835, les bâtiments semblent avoir été en partie reconstruits au fil du temps et des besoins agricoles. Orientés au Sud / Sud-Est, ils sont très peu ouverts sur l'arrière pour un meilleur confort thermique. La maison est identifiable à sa souche de cheminée ancienne au pignon droit; à l'arrière, le petit volume en appentis, éclairé d'une petite ouverture pour préserver la fraîcheur, était occupé par une laiterie. Accolé au pignon gauche, le bâtiment en angle est postérieur à 1834; il a dû

abriter des soues à cochons si l'on en juge sa faible hauteur. Cette construction se prolonge par une dépendance agricole plus ancienne identifiable à son volume trapu surmonté d'un toit plus pentu. Ce bâtiment est prolongé par une grange plus récente. L'ensemble de ces constructions est en moellons des champs enduits à la chaux et au sable local, en parfaite harmonie avec l'environnement. En poursuivant votre chemin vous apercevrez l'arrière du château de Lassay et, en hiver, sa chapelle prolongée de l'atelier d'artiste d'Hélène Bertaux éclairé d'une belle verrière néo-gothique.

Poursuivez jusqu'au bout de la route où un pavillon a été construit dans les années 1970, puis tournez à droite pour rejoindre Lassay.

13 LASSAY Le domaine

Comme nous l'avons vu en introduction, Lassay est un domaine seigneurial mentionné dès la fin du XIII^e siècle. À l'issue de la guerre de Cent Ans, ses possesseurs développèrent leur influence en rachetant progressivement les autres fiefs de Saint-Michel jusqu'en 1511. Ces différentes opérations leur permirent

d'accéder au statut de seigneurs de paroisse avec droit de basse, moyenne et haute justice. Pendant l'Époque Moderne, Lassay appartient à différentes familles, les de Nocé, le Picart, de Beauveau, de Beauchamps puis de Lonlay en 1779. À cette date, la terre de Lassay fut évaluée à 185 000 livres et environ 580 hectares répartis entre la réserve* de Lassay et 15 métairies environ. Mais, sous la Révolution, le domaine fut partiellement vendu comme bien national en 1795. François-Julien-René de Lonlay réussit à conserver son château et à racheter certaines des fermes. À sa mort en 1817, ses

deux filles se partagèrent ses biens comprenant encore huit métairies soit 313 hectares de terre. Françoise-Augustine, épouse d'Armand-François de Crochard en 1810 conserva le château, et sa cadette Euphrosine-Gabrielle, épouse de Pierre-Alexandre-Désiré Beauvais de Saint-Paul, fonda sur sa part le château de Saint-Paul en 1822. La terre de Lassay fut ainsi définitivement démembrée. Après la mort d'Armand-Louis-Charles de Crochard en 1872, petit-fils de Françoise-Augustine et d'Armand-François de

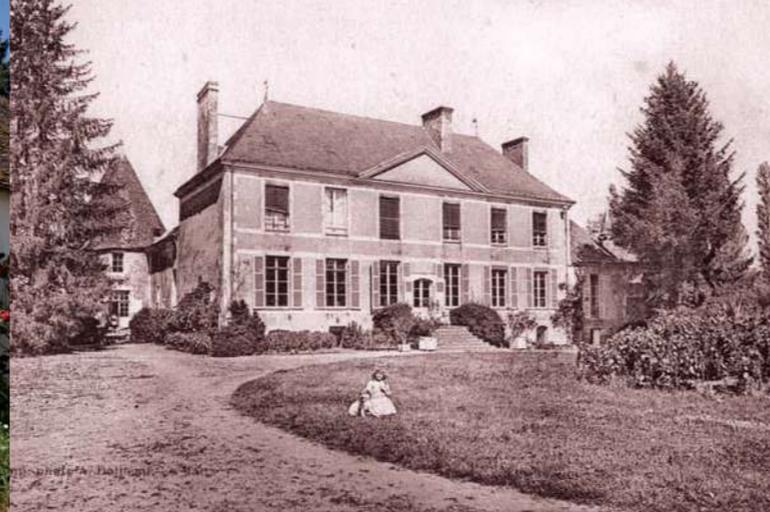
Crochard, le domaine fut vendu à plusieurs reprises. Léandre Jarossay l'acheta en 1876, puis il passa à Pierre-Joseph-Xavier de Montesquiou-Fezensac et, en 1897, à Hélène et Léon Bertaux, sculpteurs à Paris qui y passèrent la fin de leur vie. Lassay ne comprenait plus que le château et ses abords, ainsi que la ferme du Domaine située au Nord-Ouest du château, et le moulin, soit 34,47 hectares. Après la mort de son épouse, Léon Bertaux vendit la ferme du Domaine à Ernest Pottier et le moulin à son exploitant, Henri Guédot, en 1911. Puis après son décès en 1915, ses héritiers revendirent le château.



Chute d'eau du moulin de Lassay.



Bâtiment du moulin de Lassay.



Château de Lassay au début du XX^e siècle.



Château de Lassay : l'arrière du logis, le chemin de ronde, la tour dite de l'audience et la chapelle.



Verrière de l'atelier de sculpture d'Hélène Bertaux construit en 1901.



La Métairie, cour de la ferme, 3^e quart du XX^e siècle.

Le moulin

Comme le four ou le pressoir, le moulin faisait l'objet d'un droit banal du seigneur en vertu de son pouvoir de justice et de police dans l'étendue de sa seigneurie. Sans doute d'origine médiévale, ce moulin à farine bénéficiait, à la fin du XIX^e siècle, d'une chute d'eau de 4,25 mètres, de deux roues et de deux paires de meules dont l'une chômaient. L'environnement et les bâtiments ont peu évolué depuis le cadastre de 1834. Si le bras d'eau passant devant la maison a été supprimé, le bief du moulin et la retenue d'eau on

été conservés. Le corps de bâtiment abritant la maison a été simplement modernisé au début du XX^e siècle et relié au bâtiment du moulin resté dans son état ancien. Une grande grange couverte d'un toit à croupes en ardoise a remplacé deux modestes dépendances avant 1872. Le moulin, exploité par Henri Guédot jusqu'à sa vente à la famille Pottier en 1938, a dû s'arrêter peu de temps après. De tout temps, les meuniers pratiquaient un peu d'agriculture. Après l'arrêt du moulin, le site devint une ferme à part entière jusqu'à la cessation d'activité de Bernard Pottier en 1992.

Le château

Le site actuel témoigne encore de son implantation médiévale par sa plateforme rectangulaire entourée de douves alimentées en eau par la Nogue, au milieu de laquelle une petite maison forte a pu être établie au XIII^e ou au XIV^e siècle. Le site a dû ensuite être transformé à la fin du Moyen Âge ou au XVI^e siècle, au moment où les seigneurs de Lassay développèrent leur domaine et s'affirmèrent dans la hiérarchie féodale. Ils manifestèrent alors leur puissance par la construction des fortifications dont subsistent quelques vestiges,

parmi lesquels trois tours, dont une carrée couverte d'un toit en pavillon, et deux rondes. Une partie de la courtine est encore surmontée du chemin de ronde au Nord. La chapelle date également de cette époque, de même peut-être que le pigeonnier. Malheureusement, on ne sait rien du logis qui a précédé le château actuel construit au XVIII^e siècle, en témoigne sa façade classique surmontée d'un fronton triangulaire. Depuis cette époque, Lassay n'a pas subi de transformation majeure, à l'exception de la reconstruction des communs à l'entrée en 1891 et de la création de l'atelier de sculpture d'Hélène Bertaux en

1901. Depuis les années 2000, les propriétaires actuels ont entrepris de nombreux travaux de restauration.

Poursuivez en direction du bourg en prenant garde sur votre droite à l'intersection avec la route de Thorigné, très dangereuse.

14 ROUTE DE THORIGNÉ

Ce chemin de moyenne communication, réaménagé dans les années 1840, avait une assez grande importance car il assurait la liaison entre les anciennes routes royales Le Mans-Blois par Saint-Calais et Le Mans-Paris par La Ferté-Bernard, jusqu'à ce qu'il soit

supplanté par la création de la route de Thorigné à Bouloire réalisée à partir des années 1850.

La Métairie

Cette ferme a été établie sur une ancienne parcelle de Lassay vendue à l'issue de la succession d'Armand de Crochard en 1872, qui acheva le démantèlement du domaine débuté en 1817. Ainsi, la Métairie fut construite en 1883 par Louis Bellair et Louis Goufray comme l'indique une inscription en façade datée du 1^{er} juin 1883, dans un contexte de début d'exode rural. Cette ferme bénéficiait d'un emplacement de choix dans la vallée de la Nogue sur une

parcelle plane de 10 hectares. Les vastes bâtiments de l'exploitation, soigneusement construits et couverts d'ardoises, sont organisés autour d'une cour quadrangulaire. Ils correspondent à la rationalisation et à la diversification des productions agricoles grâce à l'essor de l'élevage bovin dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Chaque bâtiment a une fonction spécifique bien identifiable par son gabarit et ses ouvertures, à l'image des étables et écuries situées dans

le prolongement de la maison d'habitation tandis que les bâtiments de stockage, comme la grande grange et la remise à matériel, sont situés au débouché du chemin pour une facilité d'accès. Cette ferme, composée à l'origine de onze hectares de terre, est restée le siège d'une exploitation agricole jusqu'en 1994, date à laquelle les terres ont été réunies à celle de la Grande Bardière. Les bâtiments ont été convertis en gîte rural en 2010. *Poursuivez en direction du bourg en passant par le terrain de loisirs de la commune; vous longerez ensuite la maison des Fauvettes sur la gauche.*



Vue de la ferme de la Métairie, avec au premier plan la sculpture d'André Chambrier, *Le laboureur*.



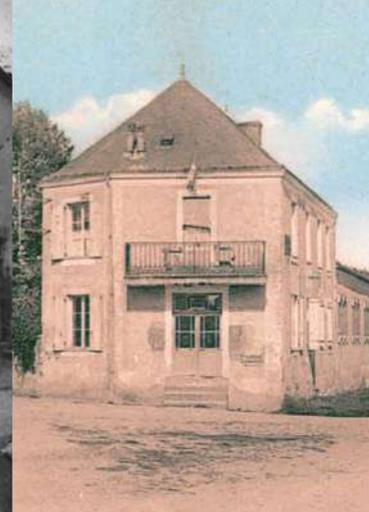
Vue des Fauvettes depuis la Métairie au début du XX^e siècle.



Détail de la grille de la maison n° 26, rue des Écoles.



La mairie en 1906, avant la transformation de sa façade.



Façade de la mairie au début du XX^e siècle.



Fournil au n°5 rue de la Gare.

Les Fauvettes

Cette maison, qualifiée de “villa des Fauvettes” en 1906, fut construite comme la Métairie sur une terre issue du domaine de Lassay par l'architecte Bodeux pour Louis Bellair, époux Boiton, vers 1905. Elle est installée sur une parcelle nommée la Longère en raison de sa forme allongée, parallèle au cours de la Nogue qu'elle borde. Signalée au cadastre en 1910, elle s'accompagnait alors d'un lavoir dit public déclaré l'année précédente. Il s'agit de la seule maison bourgeoise de Saint-Michel. En effet, elle se distingue par son jardin d'agrément planté d'arbres

d'ornement clos de grilles en fer, et par son élévation à étage décorée d'une combinaison de briques et de pierres calcaires. La verticalité et la symétrie de la façade sur rue sont soulignées par la travée centrale, mise en valeur par le balcon à l'étage et par une lucarne. Son implantation fut peut-être motivée par l'amélioration des voies de communication et le passage de la ligne de chemin de fer de Mamers à Saint-Calais qui faisait espérer le développement du commerce et du bourg.

Poursuivez en direction du bourg. Vous longerez les lotissements des Fleurs et de la Croix Fleurie. Vous atteindrez alors la limite du bourg ancien formée par la mairie. Avant de vous y attarder, jetez un coup d'œil à la maison qui se situe sur la gauche de l'autre côté de la rue (n°26 rue des Écoles).

15 RUE DES ÉCOLES Maison n°26, rue des Écoles

Cette maison fut elle aussi construite par Louis Bellair qui la déclara au cadastre en 1877. Par son implantation, non pas en bordure de rue mais en retrait sur la parcelle, elle est caractéristique des maisons construites à la limite des

bourgs à la fin du XIX^e siècle. C'est sur ce principe que se développa ensuite le modèle pavillonnaire du XX^e siècle. Son volume, surmonté d'un toit à croupes couvert d'ardoises, et sa façade symétrique soulignée de pierres calcaires utilisées pour les encadrements des baies ainsi que pour la corniche et les chaînages d'angles, sont conformes au style éclectique en vigueur pour la construction urbaine du XIX^e siècle. Bien que relativement modeste, vous noterez la similitude de sa grille avec celle des Fauvettes.

La mairie

Elle est située à la limite de l'extension du bourg à l'Ouest jusqu'au troisième quart du XX^e siècle. En effet, même si ce carrefour prit de l'importance avec l'aménagement de la rue de la Gare, réalisé en 1873 dans le cadre de la création du chemin de fer de Mamers à Saint-Calais, et de l'implantation de la gare à son extrémité, la distance de celle-ci à 1,4 km du bourg limita son impact. En 1834, ce carrefour était bâti d'une maison faisant partie du domaine de Lassay, propriété de M. de Crochard, qui la déclara démolie en 1860. Puis elle fut reconstruite par

Rousseau-Lesot en 1862. Cette nouvelle bâtisse fut alors occupée par le café dit “du Château”, donnant à l'angle des deux rues; sur l'arrière se trouvait une salle de bal. Ce café n'existait plus en 1876; la maison était alors divisée en plusieurs logements et la salle de bal occupée uniquement à l'occasion de la fête patronale du village, le dernier week-end de septembre, par les cafetiers Bouju, Launay et Papin. Puis l'édifice fut donné en 1877 par M. et Mme Adolphe-Louis-Joseph Lecouturier de

Saint-James, héritiers de Crochard, avec une petite parcelle de terre sur l'arrière et un jardin, dit “de la Gomborderie”, de l'autre côté de la route, dans lequel se trouvait un fournil (correspondant au n°5 rue de la Gare), à condition que la commune l'utilisât comme mairie et école. Sitôt accepté le don, la commune confia à l'architecte d'arrondissement Ferdinand Travailard la réalisation du projet d'appropriation. La mairie fut installée en rez-de-chaussée dans l'ancienne salle du café et la salle de bal fut transformée en salle de classe; le reste du rez-de-chaussée et l'étage

furent convertis en logement pour l'instituteur, le tout pour un montant de 5854,70 francs. Les travaux furent réalisés dès 1878, ce qui permit le transfert de l'école des garçons et la vente de l'ancienne mairie-école. L'effectif des élèves croissant, la classe fut rapidement divisée en deux mais en 1895, pour satisfaire l'accueil des 105 élèves, elle dut être agrandie au détriment du jardin. Après la Première Guerre mondiale, la commune fut l'une des rares à ne pas se doter d'un monument aux



Entrée de la mairie avec les plaques commémoratives des soldats morts à la guerre, installées en 1933.



Vue de la rue des Écoles.

morts. Aussi elle décida, sur proposition d'Émile Chambrier, conseiller municipal, de faire ériger des plaques commémoratives en mémoire des soldats de la commune morts lors de la Guerre 1914-1918. Ces plaques en ardoises, de 1,35 mètres de haut par 0,95 mètres de large, furent apposées en 1933 par M. Vautcranne de Connerré, pour 1843 francs, de chaque côté de la porte de la mairie.

Elles comprenaient initialement 60 noms auxquels fut ajouté, en 2009, suite au travail de l'historien Éric Viot, celui de Maurice Joubert, fusillé pour l'exemple le 18 mars 1915. En dessous, deux inscriptions signalent deux soldats morts lors de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie. En 1955, en vue de l'ouverture d'une troisième classe pour accueillir les 162 élèves, la commune opta pour la construction du groupe scolaire actuel, ce qui permit l'agrandissement de la mairie

en 1967 sur les pièces dévolues au logement de l'instituteur. Les locaux scolaires furent alors utilisés par la Maison des jeunes, créée l'année précédente.

Poursuivez sur la rue des Écoles encore bordée de maisons d'artisans, en particulier de tisserands dont on perçoit les caves à leurs soupiraux, et profitez de la perspective sur l'église où s'achève le parcours.

HÉLÈNE BERTAUX, UNE ARTISTE ENGAGÉE

Hélène Bertaux est née le 4 juillet 1825 à Paris sous le nom de Joséphine-Charlotte-Hélène Pilate. Elle apprend d'abord la sculpture aux côtés de Pierre Hébert, époux en secondes noces de sa mère, puis auprès d'Augustin Dumont. Elle fait ses débuts de sculptrice en 1849 sous le nom de son premier mari François-Augustin Allélit, avant de signer ses œuvres sous le nom de son compagnon, Léon Bertaux, qu'elle épouse en 1866. Son travail, très apprécié à l'époque,

lui permet d'accéder à différentes commandes publiques pour des églises et des édifices prestigieux comme le Louvre (frontons de la Navigation et de la Législation)



HÉLÈNE BERTAUX PHOTOGRAPHÉE PAR LÉGE & BERGERON ENTRE 1870 ET 1880, PARIS (MUSEES / PAULÉE CORNVALET)

ou l'Opéra Garnier (bustes). Elle obtient plusieurs récompenses et devient la première femme à obtenir la prestigieuse médaille d'or à l'exposition universelle de 1889. Parallèlement à sa carrière, elle s'engage pour la reconnaissance des femmes artistes d'abord en fondant deux cours réservés aux femmes ; le premier, en 1873, est dédié au modelage ; le second, en 1880, à la sculpture. Puis elle fonde l'Union des femmes peintres et sculpteurs en 1881 dont elle est la présidente jusqu'en 1894. Son opiniâtreté permet aux femmes artistes d'accéder à l'École nationale des Beaux-Arts à partir de 1897 et de concourir au Prix de Rome en 1903. En 1897, elle se retire avec son époux à Saint-Michel-de-Chavaignes dans le château de Lassay, où elle meurt, quasi oubliée, le 20 avril 1909.

LEXIQUE

(concerne les mots mentionnés avec un astérisque*)

Atlante : statue d'homme servant de support à un élément d'architecture.

Ballet (terme local) : sorte d'auvent, généralement en bois, placé devant la porte d'une église. Il servait avant la Révolution à abriter les réunions de la communauté d'habitants.

Bardeau : sorte de tuile plate en bois fendu, traditionnellement dans la région, en chêne. Autrefois appelé *essente*, *esseule* ou encore *épaire*.

Contre-Réforme : mouvement de l'Église catholique en réaction à la Réforme protestante au XVI^e siècle. Elle se met en place à partir du Concile de Trente (1545-1563) qui réforme le dogme et la discipline, ce qui induit un réaménagement intérieur des églises.

Émondage : action de tailler les branches d'un arbre.

Époque Moderne : période historique qui couvre les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Fabrique : organisme regroupant des paroissiens (laïcs et religieux) chargés d'administrer les biens de la paroisse et en particulier de gérer la construction et l'entretien de l'église.

Fief : Bien, revenu ou terre concédé par un seigneur à son vassal.

Grès roussard : dans le Perche et le Maine, type de grès (roche sédimentaire constituée de grains de sable soudés) dont la teneur importante en fer lui donne une

couleur variant du rose-rouge au brun. **Grison** : agrégat de cailloux soudés par un ciment ferrugineux lui donnant sa couleur brune. À la différence du grès roussard avec lequel il est souvent confondu en raison de sa couleur, son aspect est beaucoup plus grossier.

Lavabo : petite vasque qui servait aux ablutions du prêtre et à la purification des vases sacrés pendant la messe.

Réserve : terme désignant la partie de la seigneurie qui était exploitée directement par le seigneur ou son fermier.

Retable : du latin *retro tabula altaris* qui signifie "en arrière de l'autel". Décor architectural vertical formant la contre-table de l'autel d'un édifice religieux. Il comprend généralement un cadre et, au centre, un tableau ou un décor sculpté.

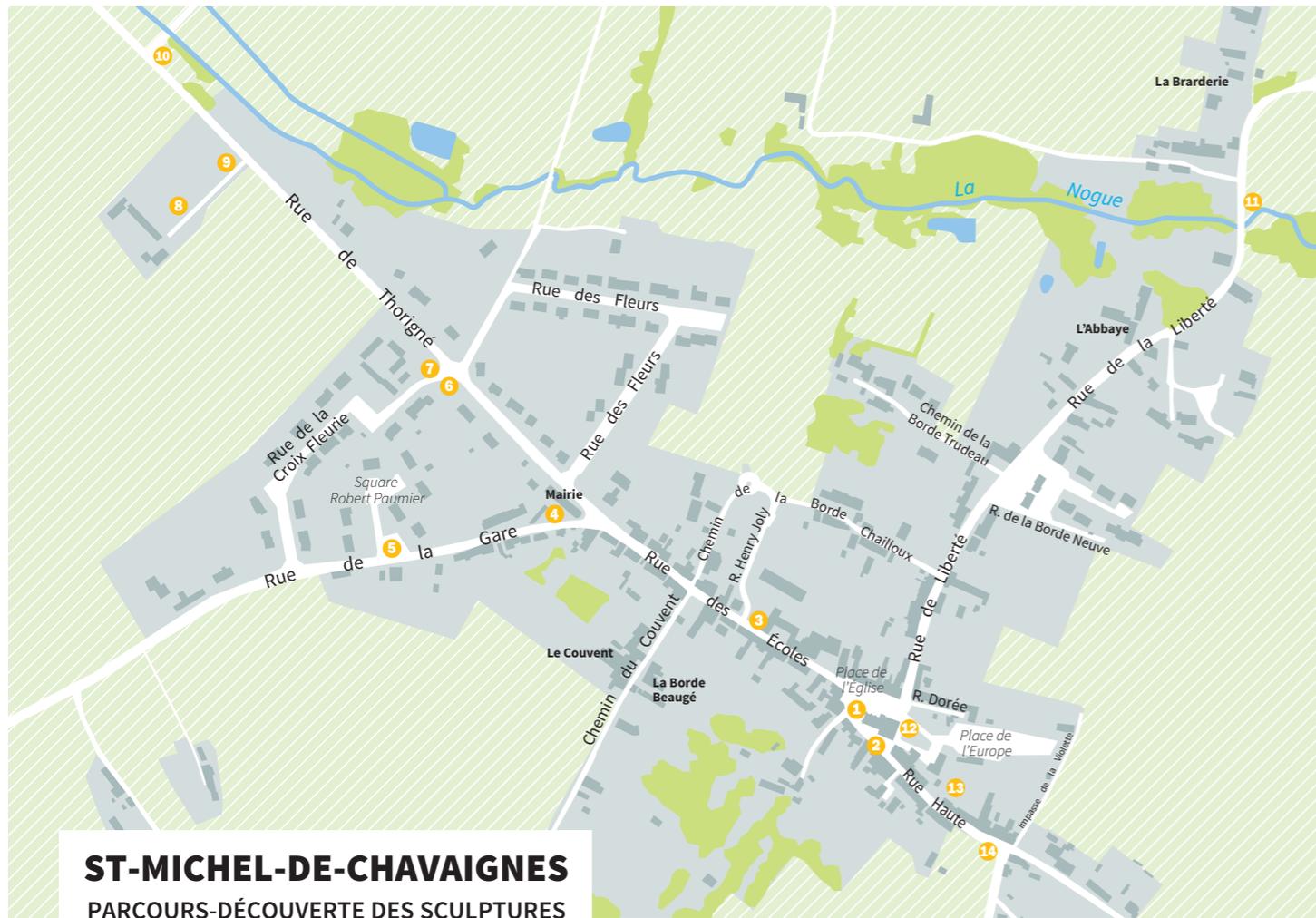
Romane (architecture) : style architectural apparu au XI^e siècle et en vigueur jusqu'à l'avènement de l'architecture gothique (fin XII^e – début XIII^e siècle). Il se caractérise notamment par l'emploi de la voûte en berceau, la voûte d'arête et la baie surmontée d'un arc en plein cintre.

Toit à croupes et demi-croupes : toit à quatre pans. On parle de toit à demi-croupes lorsque les deux pans principaux sont seulement réunis par deux petits versants triangulaires qui ne descendent pas jusqu'à la base des deux grands pans.



LE PARCOURS PERMANENT DE SCULPTURES MONUMENTALES

À l'occasion du centenaire de la mort d'Hélène Bertaux en 2009, Sylvie Bourinet, alors maire de la commune de Saint-Michel-de-Chavaignes, a initié une manifestation commémorative et fondé l'association "Mains d'Art" afin de faire connaître Hélène Bertaux. Depuis, une manifestation annuelle, "Mains d'Art", met à l'honneur les femmes artistes au travers du Prix Hélène Bertaux, et les arts sous différentes formes. En 2017 et 2019, un symposium international de sculpture monumentale a permis de produire des œuvres présentées à Saint-Michel-de-Chavaignes ainsi qu'à Bouloire et Connerré.



ST-MICHEL-DE-CHAVAINES

PARCOURS-DÉCOUVERTE DES SCULPTURES

- 1 **Emmanuel Sellier** (France)
L'ange de la sculpture, 2019
- 2 **Jaime Bau** (France)
La gargouille gargantuesque, 2019
- 3 **Cédric Hennion** (France)
L'enfant de St-Michel-de-Chavaignes, 2017
- 4 **Grigor Nahabetian** (France/Arménie)
Buste d'Hélène Bertaux, ciment moulé, 2018
- 5 **Michael Levchenko** (Pologne)
Looking inside the soul (Regarder à l'intérieur de l'âme), 2017
- 6 **Lyudmyla Mysko** (Ukraine)
Gender Equality (L'égalité des genres), 2019
- 7 **Renate Verbruge** (Nouvelle-Zélande)
Le moment présent, 2017

- 8 **André Chambrier** (Saint-Michel-de-Chavaignes),
Le laboureur, fer et ciment, 2012
- 9 **Collectif de bénévoles Mains d'Art**,
Le dragon de Saint-Michel, moellons de grès roussard, 2017-2018
- 10 **Dmitry Krivonosov** (Russie)
The Blizzard, 2019
- 11 **Canan Sönmezdağ Zöngür** (Turquie)
The big key (La grande clé), 2019
- 12 **Aurélié Moreau** (France)
La source, 2017
- 13 **André Chambrier**, *Flamme du souvenir sapeurs-pompiers*, 2018
- 14 **Milton Ramon Estrella** (Equateur)
Organic geometry (Géométrie organique), 2019

Retrouvez d'autres sculptures réalisées dans le cadre des symposiums de sculpture monumentale de Saint-Michel-de-Chavaignes.

À BOULOIRE :
Igor Tkachivskiy (Ukraine) *Energy 2 Terra (L'énergie de la terre2)*, 2017. Place du château.
Glebos (Danemark) *Freedom (Liberté)*, 2019. Collège.

À CONNERRE :
Volodymyr Kochmar (Ukraine) *Romantic Centaur (Le centaure romantique)*, 2019. Esplanade de La Passerelle.

Toutes les sculptures, à l'exception de celles d'A. Chambrier et de G. Nahabetian, ont été réalisées dans le cadre des symposiums de sculpture monumentale en pierre calcaire de Tercé (86).

Laissez-vous conter Le Pays du Perche Sarthois, Pays d'art et d'histoire...

Pour enrichir votre découverte, le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois et ses guides-conférenciers, en partenariat avec les offices de tourisme, vous proposent des animations parmi lesquelles des balades et visites des communes du Pays, du printemps à l'automne pour le public individuel et toute l'année pour les groupes.

Le Pays d'art et d'histoire, c'est également un service éducatif

A destination des scolaires, de la maternelle à la terminale. Il propose des parcours, des ateliers, des journées et des classes du patrimoine pour une approche sensible et active du patrimoine, de l'architecture, de l'urbanisme et du paysage.

Le Pays du Perche Sarthois appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture, direction de l'architecture et du patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités territoriales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine et la qualité des animations proposées. Aujourd'hui un réseau de 202 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité

Le Mans, Le Pays Vallée du Loir, Vendôme, Laval, Le Pays Coëvrons-Mayenne, Angers, Tours, Nantes, Guérande, Fontenay-le-Comte, Saumur, Le Pays du Vignoble Nantais et Saint-Nazaire bénéficient de l'appellation Villes et pays d'art et d'histoire.

Pour tout renseignement

Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois

24 Avenue de Verdun,
BP 90 100
72404 La Ferté Bernard cedex
T. 02 43 60 72 77
perche-sarthis@orange.fr
www.perche-sarthis.fr



Mairie de Saint-Michel-de-Chavaignes

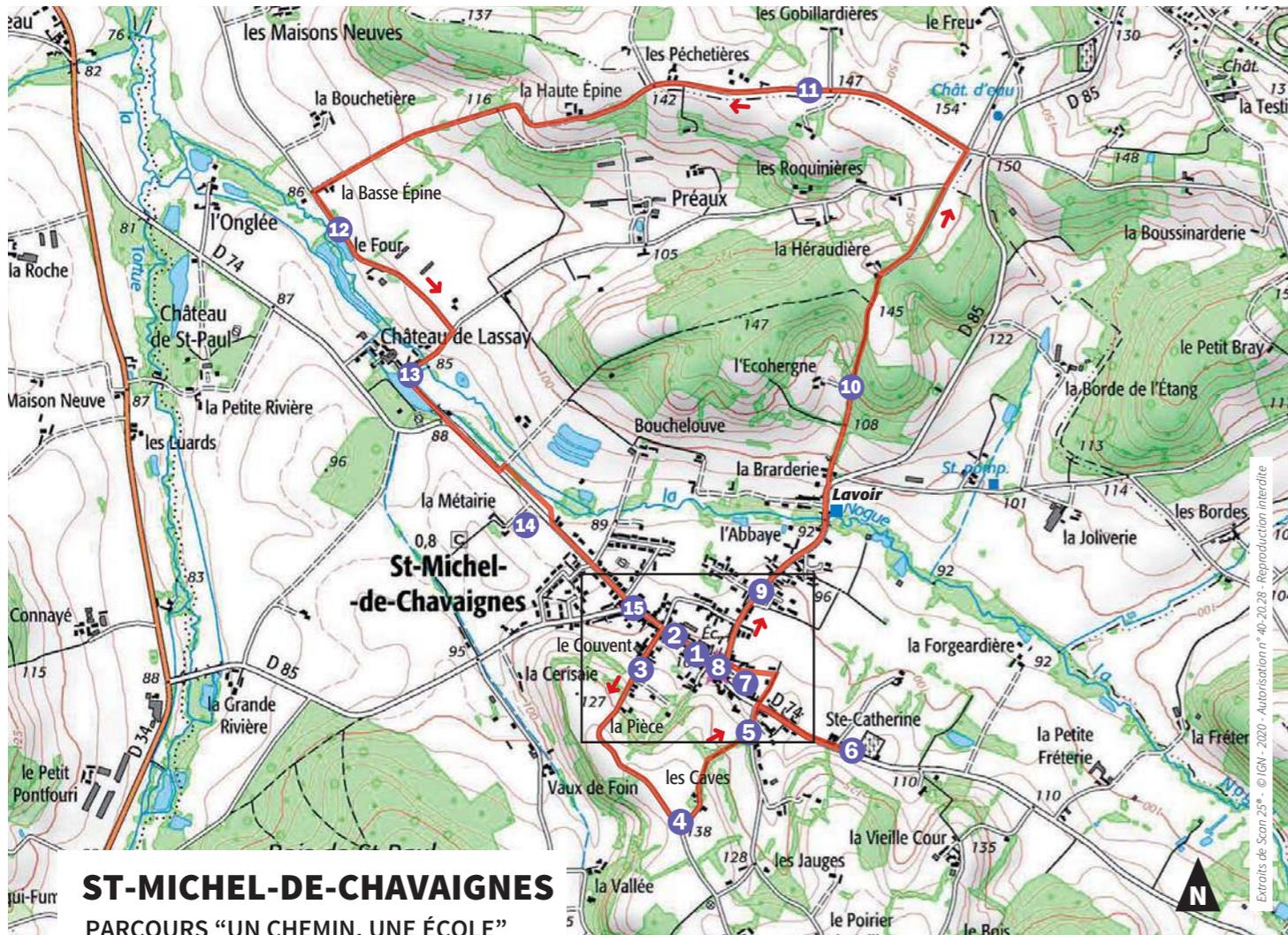
Rue de la Gare
72440 Saint-Michel-de-Chavaignes
T. 02 43 35 45 11
mairie.stmicheldechavaignes@wanadoo.fr



CARTE DES COMMUNES DISPOSANT D'UN PARCOURS-DÉCOUVERTE. Disponible en brochure auprès du Perche Sarthois, des offices de tourisme du territoire et des mairies, ou en téléchargement gratuit sur www.perche-sarthis.fr



Tracé du Grand Prix 1906, faisant l'objet d'une brochure propre, également téléchargeable



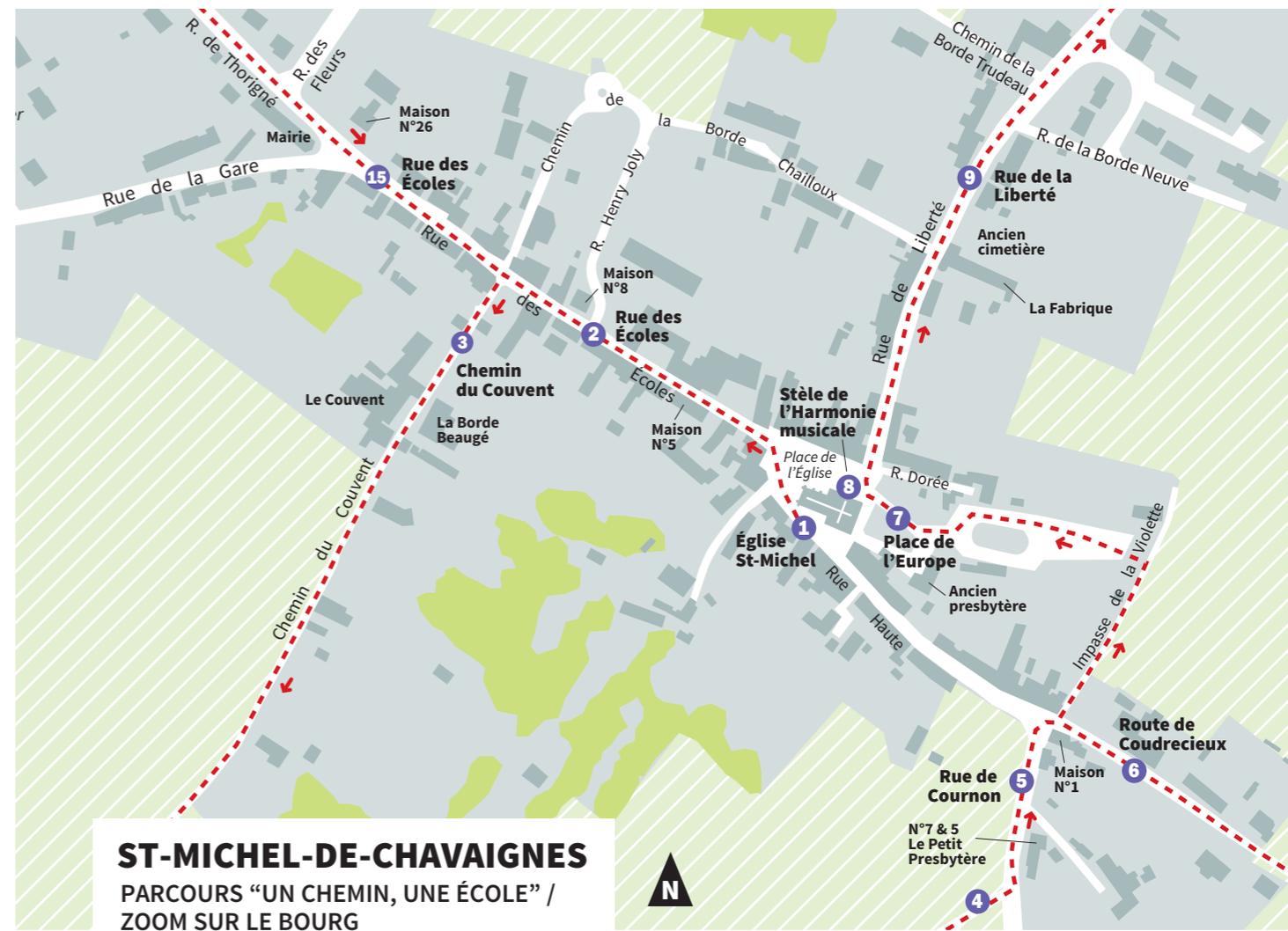
ST-MICHEL-DE-CHAVAINES

PARCOURS "UN CHEMIN, UNE ÉCOLE"

Distance totale : 8,43 km. Durée 2h30 environ.
Echelle : 1/20 000^e (1 cm = 200 m)

L'itinéraire proposé emprunte une sélection de chemins et de petites routes. Dans le texte, suivez scrupuleusement le fil de parcours qui débute à l'église et dévie en deux endroits du balisage (carrefour de la rue de Coudrecieux et route de Thorigné) et référez-vous aux cartographies du document.

- | | | |
|-----------------------|--------------------------------|----------------------------|
| 1 Église Saint-Michel | 6 Route de Coudrecieux | 11 Route de la Haute Épine |
| 2 Rue des Écoles | 7 Place de l'Europe | 12 Route des Quatre Sabots |
| 3 Chemin du Couvent | 8 Stèle de l'harmonie musicale | 13 Lassay |
| 4 Chemin des Caves | 9 Rue de la Liberté | 14 Route de Thorigné |
| 5 Rue de Cournon | 10 Chemin de l'Échohergne | 15 Rue des Écoles |



ST-MICHEL-DE-CHAVAINES

PARCOURS "UN CHEMIN, UNE ÉCOLE" / ZOOM SUR LE BOURG

Bibliographie

- Bouvet (Jean-Philippe), *Carte archéologique de la Gaule, La Sarthe*, Paris, 2001.
- Girault (Charles), *Lassay à Saint-Michel-de-Chavaignes*, Bull. de la Société d'Agriculture Sciences et Arts de la Sarthe, III^e série, Tome VIII, 1939.
- Lepage (Edouard), *Mme Léon Bertaux*, Paris, 1911. Réédition Soleil en Livres, Saint-Michel-de-Chavaignes, 2009.
- Perche Sarthois (coll., sous la dir.), *Coudrecieux et Saint-Michel-de-Chavaignes*, livret édité en 2003 dans le cadre du Monument du Mois.
- Pesche (Julien-Rémy), *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*, Le Mans, 1829-1842, (5^e volume).

- Vallée (Eugène), *Dictionnaire topographique du département de la Sarthe comprenant les noms de lieux anciens et modernes*, revu et publié par Robert Latouche, Paris, 1952.

Sources

★ Archives départementales de la Sarthe : 2 O 309 5-7 (administration communale); 1 FP 587-589 (plans); 3 P 306 / 30-34 (état de section et matrices cadastrales); 5 V 243 (comptes de fabrique); 3 O 345, 3 O 373 (voirie), G 98 (clergé séculier), 2 J 55, 2 J 56 & 2 MI 95 (fonds Girault) et archives consultables en ligne : 2 MI 289 147, 2 MI 289 68 (listes nominatives de population), 3 P 306 015-028 (plans cadastraux 1834), 1 MI

1343 (R169) (délibérations communales 1838-1880).
★ Archives communales : délibérations municipales XX^e siècle
★ Archives diocésaines du Mans, dossier Saint-Michel-de-Chavaignes

Crédits photographiques

★ Sauf mentions contraires, J.-P. Berlose / CEMJKA - Perche Sarthois 2012 & 2020
★ Cartes postales et autres photographies anciennes, collections privées.

Édition

★ Document édité par le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois, sur papier issu de forêt gérées durablement, certifiées

PEFC, à 3000 exemplaires en juin 2020.

★ Rédaction : Sylvie Lemerrier
★ Remerciements au comité Mains d'Art et en particulier à Cyrille Pelletier et André Chambrier, à la mairie de Saint-Michel-de-Chavaignes et à Mélanie Brard, à Christian Rottier, Patricia Chambrier, Sylvie Bourinet, Alain Pottier, à Jean-Claude, Fabien et Christiane Paumier, à tous les habitants qui nous ont permis de photographier leurs propriétés.
★ Mise en page : Jérôme Bulard & Impression : Crès, Bonnétable
★ Dépôt légal : juillet 2020

“ON IGNORE SUR QUOI EST FONDÉE LA QUALIFICATION DE SORCIERS, DONNÉE, DE TEMPS IMMÉMORIAL, AUX HABITANTS DE CETTE COMMUNE. VIENT-ELLE DE CE QUE, PLACÉS ANCIENNEMENT COMME DANS UN DÉSERT, AU MILIEU DE COLLINES ESCARPÉES ET SUR UN TERRAIN COUVERT ET MARÉCAGEUX, DÉPOURVU DE CHEMINS, ILS VIVAIENT ISOLÉS ET SANS COMMUNICATION AVEC LEURS VOISINS (...) ?”

Julien-Rémy Pesche, *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*, Le Mans, 1829-1842, (5^e volume).

Saint-Michel-de-Chavaignes, parcours-découverte

Que vous soyez habitant ou visiteur de passage, ce document est fait pour vous. Il a pour but de vous faire découvrir l'histoire et le patrimoine de la commune sous la forme d'une balade à pied ou à vélo (VTC).

Après une introduction générale, ce livret vous propose le commentaire de l'itinéraire de randonnée pédestre “Un chemin, une école”[®] réalisé en 2009 par l'école Gustave Billard, avec le CDRP72 et l'USEP. Nous avons souhaité y associer l'église et le cimetière, lieux incontournables du patrimoine local, d'où un parcours légèrement augmenté et la nécessité de quitter ponctuellement le balisage (8,43 km, soit 2h30 de marche environ).

.....
Majoritairement privés, les lieux commentés sont plus ou moins visibles de la voie publique. Merci de ne pas pénétrer à l'intérieur des propriétés et de respecter l'intimité des habitants.

Découvrez le Perche Sarthois sur votre smartphone ou sur votre tablette en flashant ce QR Code !

